



**En 1914**

J. BERTRAND

# **Le martyr de la Province de Liège**



Plaquette mise en ligne en janvier 2013 par et sur le site *eglise-romane-tohogne.be*  
TOUS DROITS RÉSERVÉS

*Dans la perspective de la commémoration du Centenaire de la Guerre 1914-1918, les Groupements et Associations belges intéressés par la diffusion de cette plaquette peuvent obtenir gracieusement l'autorisation de la reproduire en prenant contact avec le site précité.*

Les textes et croquis qui constituent cette plaquette ont été extraits de deux fascicules (de 16 pages chacun)  
publiés en 1921 par l'Imprimerie Nationale L. Opdebeek, éditeur à Borgerhout/Anvers  
et intitulés «**LE MARTYRE DE LA PROVINCE DE LIÈGE**» par J. BERTRAND  
(publication hebdomadaire «*La Belgique héroïque et martyre*»).

*En couverture : Les soudards allemands à Baelen. Les brutes se ruèrent sur les deux jeunes filles, Jeanne-Marie et Anne-Marie Yvens.  
Les traînant par les cheveux, ils s'en prirent de force à ces infortunées.*

## AVANT-PROPOS

Le 3 août, l'Allemagne déclarait la guerre à la Belgique ! Nouvelle stupéfiante qui faisait croire à un mauvais rêve ! Le colosse germanique foulant aux pieds tous les engagements les plus sacrés, déchirant tous les traités, s'apprêtait à écraser notre pays sous sa botte de fer. Des légions entières étaient prêtes sur notre frontière. L'armée allemande qui devait descendre le cours de la Meuse était commandée par le général von Emmich et le lieutenant-général von der Marwitz.

C'est au 10<sup>e</sup> corps d'armée prussien que fut dévolue la tâche de porter le premier coup.

Ce corps, d'environ 45.000 hommes, fut seul utilisé pour l'attaque de Liège, tandis que deux armées beaucoup plus fortes se massaient à la frontière pour avancer de l'Est vers l'Ouest, l'une au Nord, l'autre au Sud du 10<sup>e</sup> corps, communément appelé l'armée de la Meuse.

Au Nord, c'était l'armée de von Klück, comprenant deux divisions de cavalerie, quatre corps actifs et un corps de réserve. Elle passa la Meuse à Lixhe et continua sa route vers Tongres, Hannut et Wavre, son aile droite atteignant Diest, Aerschot, Louvain et Bruxelles.

Au Sud, c'était l'armée du général von Bülow, aussi forte que la précédente. Venant d'Eupen et de Monjoie, elle entre en Belgique par Baelen, Dolhain et Verviers, traverse le Condroz, passa la Meuse à Ampsin, Huy et Andenne et continue sa marche par Tamines et la Sambre.

Notre rôle n'est point d'entrer dans les détails techniques de l'invasion. Sans compter que semblable récit serait fastidieux pour nos lecteurs, l'histoire de cette partie de la guerre sera amplement commentée par des critiques militaires autorisés.

Mais ces détails étaient nécessaires à la compréhension des récits qui vont suivre. C'est aux soudards de ces armées qu'incombe la responsabilité des crimes et des atrocités commises sur les populations de nos paisibles villages wallons.

Depuis le haut du plateau de Herve jusqu'à la vallée de la Vesdre, la province de Liège fut horriblement éprouvée. C'est dans ses villages que les hordes teutoniques voulurent, s'inspirant de principes de Bismarck, jeter la terreur, afin de trouver le vide devant elles plus loin dans l'intérieur du pays.

Pendant les quinze premiers jours de la guerre, on peut dire qu'il ne s'en passa pas un où le ciel ne rougeoya point sinistrement des incendies allumés par les soldats teutoniques et, durant des semaines, des taches de sang marquèrent les murs, les seuils, les maisons où les envahisseurs, ivres de carnage, avaient laissé des traces de leur passage.

À peine avaient-ils mis le pied sur le sol belge, que les brigands, à la solde de Guillaume, se mirent à l'œuvre. Le premier jour, à Julémont, Battice, Herve et Mélen, ils commençaient la série des incendies, des meurtres, des pillages.

Les Allemands, de plus en plus exacerbés par l'attitude énergique des forts de Liège et par les pertes sanglantes qu'ils avaient éprouvées, se vengèrent cruellement sur nos populations paisibles et inoffensives. Ils redoublèrent de cruauté dans toute la région et plus particulièrement à Moulard, Warsage, Julémont, Blégny, Jupille, Battice, Herve, Mélen, Retinne, Micheroux, Soumagne, Magnée, Rom-

sée, Olne, Forêt, Baelen, Louveigné, Sprimont, Poulseur, Esneux, et sur la rive gauche de la Meuse, à Lixhe, Haccourt, Hermée et Herstal.

Pendant toute une longue semaine, les habitants de ces localités gravirent un calvaire abominable, en proie aux tortures et aux vexations de toutes sortes. Les atrocités ne cessèrent pas, tandis que d'autres meurtres, d'autres vols, pillages, viols se commettaient à Francorchamps, à Visé, à Membach, à Dolhain, à Oneux, à Vivegnis.

Des centaines d'habitants furent massacrés, tandis que les survivants s'enfuyaient, pris de folie. Toutes les communes que nous avons citées furent ravagées par le feu, ensanglantées par d'épouvantables fusillades.

Qui porte la responsabilité de ces tueries ? C'est le général von Bülow qui en fut le grand ordonnateur ; c'est lui qui enjoignit à ses troupes de détruire de fond en comble plusieurs villes et de nombreux villages, sous prétexte de représailles, parce que, disait-il, ses soldats avaient été attaqués par des civils.

L'Histoire s'est déjà chargée de faire table rase de ces accusations. Jamais il n'y eut de francs-tireurs dans nos villages et toutes les enquêtes, menées par des autorités neutres et impartiales, ont démontré à l'évidence l'inanité des reproches adressés par les soudards allemands aux civils belges.

Ces atrocités ont été préparées de longue date. L'œuvre criminelle fut accomplie froidement et systématiquement, sans que les coupables pussent invoquer, à leur décharge, ni l'énervement des combats — ceux-ci ayant cessé depuis le 6 — ni les attaques de nos postes militaires, nos soldats battant en ce moment en retraite vers Louvain.

Nous allons narrer dans le détail ces abominations commises par des armées régulières, qui se vantaient partout de leur culture et ne cachaient pas leur mépris pour les autres peuples, qu'ils considéraient comme des peuples inférieurs.

Nous en omettrons et des plus dramatiques, car il faudrait des années de travail pour reconstituer les milliers de crimes qui se perpétrèrent pendant cette quinzaine, rouge de feu et de sang. Néanmoins, le lecteur va se trouver devant un tel monceau d'horreurs, que l'imagination se cabre à cette seule évocation.

Nous ne parlerons pas des actes de sadisme, des viols et des turpitudes auxquels se livrèrent les soudards allemands. Les victimes ont déjà trop pâti pour que nous accroissions encore leurs souffrances en livrant à la publicité des noms honorables.

Toutes ces horreurs, tous ces crimes ayant été commis par trois armées différentes et à peu près simultanément, il nous serait impossible de suivre un ordre chronologique quelconque. Nous nous voyons donc forcés à recourir à l'ordre alphabétique des villes et villages martyrs. Nous tâcherons d'être aussi complets que possible, de fouiller les moindres détails, de façon à dresser pour les générations futures un réquisitoire terrible contre l'Allemagne criminelle, meurtrière et félonne.

## BAELEN

Cette commune n'est distante de la frontière prussienne que de deux kilomètres à peine. Elle comptait avant la guerre 2.000 habitants. Située à 10 kilomètres de Verviers,

elle entretenait des relations très suivies avec cette dernière ville. Sa population comptait de nombreux douaniers, qui se trouvaient ainsi à proximité de leur travail.

Baelen a l'honneur d'être le premier village belge qui fut victime de la barbarie teutonne.

Le 4 août, de grand-matin, un escadron du 7<sup>e</sup> régiment de hussards traversa le village, bientôt suivi d'infanterie et d'artillerie faisant partie du 8<sup>e</sup> corps d'armée allemand.

Les deux premiers jours se passèrent sans incident, ce qui prouve une fois de plus que les civils ne posèrent aucun acte contraire aux lois de la guerre.

Ce n'est que le 6 août, vers six heures du soir, que les massacres commencèrent.

Deux domestiques de ferme, Henri Pirnay et Toussaint Bolmain, regagnaient leurs domiciles paisiblement, indifférents, en apparence du moins, aux mouvements de troupes. Alors qu'ils se trouvaient dans un petit chemin creux, le sentier du Hoyoux, qui remonte vers le hameau d'Overath, ils furent abattus lâchement à coups de fusils par des soldats allemands qui campaient dans un pré voisin. Les deux hommes s'écroulèrent, baignant dans leur sang. Les brutes grises s'amuserent alors à les dévêtir, puis les achevèrent à coups de crosses.



Le 7 août se passa au milieu de transes épouvantables. Les soldats allemands pillèrent plusieurs caves et s'enivrèrent, raillant les malheureux villageois, les mettant en joue et riant de leurs frayeurs.

Le 8 août, sans que rien n'eût motivé des représailles,

les soudards incendièrent les fermes Pauquet, Janclaes et Miessen, et continuèrent les massacres en tuant M<sup>me</sup> veuve Pauquet, son fils Jean, sa fille Marie et son domestique Lambert, âgé seulement de 14 ans.

Celui-ci, qui s'était caché dans des bottes de paille de la grange, y fut découvert et lardé de coups de baïonnettes.

Le fermier Janclaes habitait une ferme avec ses quatre filles. Les soudards allemands, ivres et furieux, défoncent la porte de la maison et accusent le fermier d'avoir tiré sur leurs troupes. Janclaes dit à l'officier de perquisitionner dans toute la maison, qu'il ne possède pas d'armes. Un colloque s'engage entre l'officier et ses hommes, pendant lequel les quatre filles parviennent à se sauver par une fenêtre de la ferme qui donnait dans un verger.

L'officier ordonna alors de lier le malheureux Janclaes sur une chaise et de mettre le feu à la métairie, ce qui fut fait. Longtemps on entendit les appels au secours du malheureux. Puis les cris s'éteignirent. Le fermier Janclaes avait été brûlé vif.

Un préposé de douanes, Jean Blaise, fut arraché de son lit, le 9 août, à 4 heures du matin, traîné hors de sa maison et fusillé devant sa porte, en même temps qu'un inconnu venant d'Aix-la-Chapelle et que l'on suppose être un Anglais.

Après avoir assassiné quatre autres habitants de la commune, les brutes entrèrent dans la maison des Yvens, où il y avait deux jeunes filles, Jeanne-Marie et Aline-Marie, la première âgée seulement de 13 ans.

Les soudards se ruèrent sur ces malheureuses, folles de terreur, qui, figées par la peur, n'avaient pas eu le temps de suivre leurs parents dans leur fuite. Les traînant par les cheveux, ils voulurent s'en prendre de force à leurs victimes, mais l'une d'elles se débattit tant et si bien qu'elle glissa entre les doigts de ses bourreaux, parvint à échapper aux balles et s'enfuit à travers champs. Elle mourut dans la suite d'une affection nerveuse provoquée par la frayeur qu'elle avait ressentie.

Moins heureuse, Jeanne-Marie fut criblée de coups, puis fusillée.

Le village de Baelen compte 77 martyrs, parmi lesquels quatre femmes, dont une petite fille de 13 ans.

## BARCHON

Les troupes allemandes assiégeant le fort de Barchon s'étaient nichées dans le village de ce nom, qui est situé à environ un kilomètre des glacis. Une fois le fort tombé, le 6 août, ce ne fut plus, dans la malheureuse commune, qu'un long défilé de troupes allemandes. Rien de sensationnel ne se passa jusqu'au 14 août. Ce jour-là, le temps était remarquablement beau. La soirée d'été était magnifique, la nuit était sereine. Rien ne semblait faire prévoir l'horrible tragédie qui allait se dérouler.

On avait bien remarqué l'ivresse de quelques soldats, qui avaient pillés les caves et s'étaient gorgés d'alcool. Mais comme ce n'était pas la première fois que semblable chose arrivait, on n'y avait pas prêté trop d'attention.

Déjà le village s'endormait, quand tout à coup sur la route, dans les prairies, éclata une vive pétarade. De tous points, les balles sifflèrent. Les habitants se réfugièrent dans les caves.



Puis des cris qui n'avaient plus rien d'humain se firent entendre. Les bandits en uniformes surgirent de partout, obéissant visiblement à un ordre donné. Brisant portes et fenêtres, ils se ruèrent dans les maisons, en hurlant les pires imprécations. Ils prétendaient que des civils avaient tiré sur eux et que deux soldats allemands avaient été tués.

Tous les malheureux habitants furent expulsés à coups de crosses et de plat de sabre et rassemblés sur la route.

Sous les menaces de baïonnettes, ils devaient garder les mains levées. On les parqua dans une prairie, lamentable troupeau humain, vieillards, enfants, bébés, qui imploraient en vain la pitié de leurs bourreaux.

Nous empruntons le récit suivant au livre si bien documenté, publié par MM. De Thier et Gilbert :

« Mais voici que des officiers s'avancent. Un major, absolument ivre, parcourt le groupe terrifié en gesticulant et en hurlant, il annonce que toutes les maisons du village vont être brûlées et que, si l'on ne découvre pas les civils qui ont tué les deux soldats, toute la population sera exterminée.

— Nous verrons bien, s'écrie-t-il, si en fin de compte, nous aurons la paix dans ce maudit pays !

C'est alors que les Barchonais virent brûler l'école, le presbytère, les fermes, les maisons et les étables. Tout était si méthodiquement mené qu'il fallait, pour arriver à ce résultat, qu'une compagnie d'artificiers, depuis longtemps stylée, eût mis en action toute son expérience.

Ces soldats incendiaires disposaient du reste d'un matériel spécial : cruches de benzine, seringues, grenades, rondelles et pastilles fulminantes. Certains d'entre eux portaient même, dans une ceinture *ad hoc*, les outils destinés à accomplir l'œuvre de dévastation.

Et l'afflux des infortunés amenés de force dans la prairie Delnooz continuait. Voici des casques à pointe qui descendent la côte avec un « colis humain ». Le malheureux, qu'ils transportent par les jambes et par les épaules, est un vieillard aveugle et paralysé ; ils le jettent brutalement sur l'herbe humide de rosée, où l'infirme ne cesse de geindre, appelant sans cesse son fils et demandant pourquoi on l'a transporté là !

Des bébés poussent des cris déchirants, des femmes s'évanouissent.

Le village flambe toujours !

Alors les bourreaux jugent que d'autres raffinements de cruauté doivent être mis en œuvre pour terroriser davantage la population. Des officiers choisissent cinq jeunes filles, les emmènent à l'écart et les font entourer de cavaliers. Ils les interrogent et veulent leur faire désigner la ou les personnes qui pourraient avoir tiré sur les troupes.

— Personne n'a tiré, personne n'est capable d'avoir tiré ! telle est la réponse invariable qu'ils recueillent.

Finalement, ils ramènent les jeunes filles éplorées au milieu du groupe des villageois angoissés.

Quelqu'un se permet de faire remarquer que les soldats allemands étaient ivres à la soirée et qu'ils pouvaient bien, dans cet état, avoir tivé les coups de fusils qui avaient frappé certains de leurs compagnons d'armes.

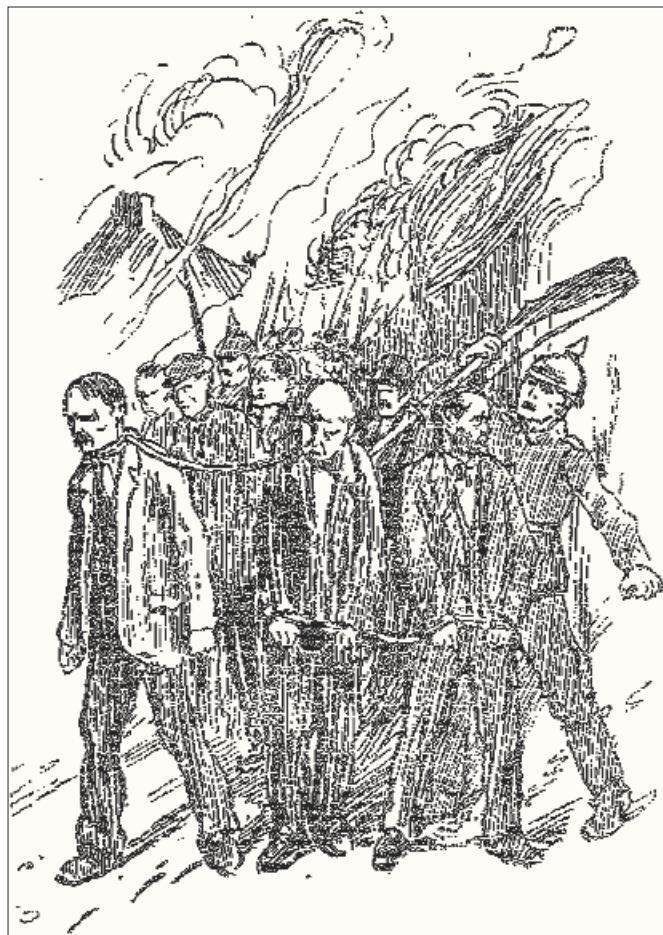
Cette réflexion, qui paraît si vraisemblable, mit les Allemands en fureur.

— Ah ! cochons de Belges, vous vous permettez d'insulter la grande armée allemande ! Vous allez le payer cher ! Nous allons fusiller tous les hommes. Vous êtes d'ailleurs tous coupables, car on a découvert dans la localité quantité de dépôts d'armes dont vous vouliez faire usage contre nous. Beaucoup d'entre vous ont chez eux des munitions de guerre. Vous nous paierez cher vos fourberies !

Un mot d'explication est ici nécessaire : ces dépôts d'armes n'étaient autres que les petits ateliers des nombreux armuriers de Barchon où les trois-quarts de la population s'occupent de la fabrication des armes à feu. Là se trouvaient des pièces inachevées, des armes non finies, et par là même inoffensives.

Une heure, deux heures, trois heures, quatre heures sonnèrent au clocher d'un village voisin. Barchon brûlait toujours !

Cinq heures du matin ! Les officiers circulent parmi le groupe atterré, choisissent dans le tas les hommes les plus valides, que des soldats lient les uns aux autres par les poignets ou par le cou, en groupe de trois.



Ces malheureux sont dirigés sous escorte vers différents points de la commune. Là, les soldats arment leurs fusils, se placent en face de leurs victimes, et font le simulacre de tirer, non sans accabler leurs victimes des plaisanteries les plus grossières.

Ces scènes durèrent de cinq heures et demie à neuf heures et demie du matin.

Dans l'entre-temps, un nommé Gilles Fransquet resta lié à un arbre pendant huit heures, devant sa maison où sa vieille mère agonisait !

Mais de nouveaux ordres arrivent. Les régiments doi-

vent quitter le village, et l'on annonce alors que les prisonniers ne seront pas fusillés à Barchon, mais qu'ils doivent accompagner les troupes.»

On renvoya enfin les femmes et les enfants, tandis que les hommes étaient amenés à Wandre, où ils furent fusillés.

Dans un hameau de Barchon, au lieu-dit *Les Communes*, les soldats allemands donnèrent libre cours à leur soif de sang et de carnage. Ils s'emparèrent de tous les habitants et mirent le feu aux maisons. Ils tuèrent, sous les yeux de ses frères et sœurs, un nommé Gérard Mélotte, qui avait commis le crime de hausser les épaules.

Le père Labeye voulut empêcher les brutes grises d'achever un de ses fils, âgé de 20 ans, qui gisait blessé au milieu de la route. Il implora à genou les bourreaux. On le repoussa à coups de crosses. Ne se tenant pas pour battu, le père Labeye revint à la charge. Lassé de son insistance, les soldats allemands s'emparèrent du vieillard, et d'un autre de ses fils, âgé de 19 ans, et les fusillèrent à bout portant.

Retournant alors au blessé, ils l'achevèrent en le transperçant de plus de 30 coups de baïonnette.

Détail acerbé: le fermier Labeye avait, quelques heures auparavant, distribué des tartines et du lait aux soldats allemands.

La maison voisine était habitée par la famille Bourdouxhe, composée du père, de la mère, de la fille mariée et deux petits enfants. Ce fut là un carnage sans nom. Les cinq malheureux furent abattus et lancés dans les flammes qui dévoraient leur maison. Les enfants étaient âgés de 5 et de 2 ans.

Plus loin, c'est un vieillard de 95 ans qui fut tué sur le seuil de sa maison, après avoir assisté au massacre de toute sa famille: ses deux filles, ses deux gendres, son petit-fils et sa petite-fille.

Trente et une personnes trouvèrent la mort dans cette journée du 14 août et trois maisons seulement de Barchon furent épargnées.

Des scènes identiques se passèrent à Battice, où trente-six habitants furent massacrés au milieu des pires tortures morales et physiques, et où cent quarante maisons sur environ cent cinquante furent réduites en cendres.

### BERNEAU

Berneau, petit village de 474 habitants, situé à 2 kilomètres à l'est de Visé, vit déboucher dans ses rues, dès le 4 août, à midi, un long cortège d'autos chargées de soldats.

Le 5 août, au matin, des soldats s'amuserent à abattre des poules à coups de fusils, puis ils voulurent faire croire que les habitants avaient tiré sur eux. Ce fut le signal de l'incendie, du massacre et du pillage.

De nombreuses personnes avaient cherché abri dans le moulin. Elles en furent chassées par l'incendie. Quand M. Claessens (père) apparut sur le seuil de la porte, une fusillade l'accueillit. Il s'enfuit vers le fond du jardin, mais fut abattu par plusieurs coups de feu. Son fils, Joseph, âgé de 18 ans, voulut aussi se sauver; à peine avait-il fait quelques pas qu'il fut saisi par le collet et soulevé de terre, tandis qu'un sous-officier lui déchargeait son browning dans la bouche. M. Guillaume Bastin sortit à son tour: deux balles l'étendirent dans la cour.

Les femmes et les enfants assistaient impuissants à ces



scènes de carnage, pleurant et implorant la pitié des brutes prussiennes.

On les obligea à rester plusieurs heures agenouillés sur un fumier, puis on les renvoya.

Le bourgmestre, âgé de plus de 80 ans, fut également lâchement assassiné, après qu'il lui eut été promis qu'on ne lui ferait aucune violence.

Les Allemands installèrent ensuite une potence sur le territoire de Berneau. Plusieurs civils y furent pendus sans qu'on eut rien à leur reprocher et sans les avoir jugés.

67 maisons, sur 114 furent incendiées et onze habitants furent tués, parmi lesquels une femme.

### BLÉGNY-TREMBLEUR

Nous ne pouvons mieux faire pour narrer les horreurs qui se déroulèrent dans ce village que de reproduire les notes écrites, quelques jours avant sa mort, par le curé de Blégny, M. Labeye, fusillé ensuite.

En quelques mots, il décrit le dur calvaire qu'il a gravi du 7 au 16 août, pour finir par tomber sous les balles allemandes.

C'est une sorte de journal, pris au jour le jour, qui retrace, mieux que n'importe quelle description, les affres endurées par les habitants de Blégny.

Ces notes se trouvent consignées dans le livre déjà cité de MM. De Thier et Gilbert.

Les voici:

«Lundi 3 août, à 5 heures: tocsin, signal prématuré. Mardi 4 août: tranchées, arrestations, blessés et tués à Mortier et Julémont; à 4 heures: canonnade; à 5 heures, on signale des cavaliers allemands à Trembleur. Un peloton de Belges les attaque. Une batterie dans la campagne de Trembleur tire toutes les 5 minutes deux ou trois coups, auxquels répond le fort de Barchon. À 6 heures, on me mande



à l'hospice, où je confesse jusqu'à 8 heures. La canonnade cesse à 11 heures du soir, pour reprendre à 3 heures du matin.

6 août, à 5 heures : un bataillon allemand occupe le village. Les troupes belges lui envoient des balles et se retirent vers Barchon. Mercredi après-midi, les Allemands perquisitionnent dans les maisons et envoient les gens à l'église, leur promettant sécurité, puis ils vont les prendre dans les maisons et les y conduisent au nombre d'environ 250. Je vais à l'église. Il y avait là du brouhaha. Une quinzaine de soldats gardaient les gens. J'engage l'assistance à se calmer, à prier. Je monte en chaire et on prie. Puis je me rends au confessionnal. Presque tous s'y présentent. Plus tard, on m'interdit de confesser ou de prier et l'on procède à des investigations dans l'église. Bientôt, nous voyons la lueur des incendies allumés à l'entour. Conduit dehors pour comparaître devant le major, je trouve la place en feu : la halle, les maisons Delnooz, Dortu, Lechanteur, Greffe, Clermont, Heuchenne, Rikir, Carabin, Smets, Pliers, Duckers, Julin, Dumoulin, Verviers, Westphall, Devortille, Battice, Hacquin, Custers, Bartholomé, Gueusay, Comblain, Hacquin, Renard. Grandjean, Bouvier, Dauy, Fransen, Rademacker, Bouwers, Battice, Darchambeau.

Etaient tués : Joseph Smets, Lambert Delnooz, J. Herman et A. Hendricx.

On passe la nuit dans l'église. Ernest Clermont est pris d'une attaque de nerfs, ainsi que Léopold Dortu. Vers 3 heures, on vient faire une proclamation : les femmes et les enfants peuvent sortir, les hommes resteront, on les conduira en Allemagne. Aurais-je pu ne pas être compris dans la condamnation ? En tous cas, je n'en fis pas la demande ; je jugeai trop utile d'accompagner 170 malheureux.

On part. Arrivé au-delà de Gotcé, en nous fait entrer dans une prairie ; première alerte : nous croyons que l'on va nous fusiller. Je commence la prière. Après une heure, on se remet en marche. On entre encore dans une prairie près de Battice. On nous parque au milieu, entourés de sentinelles. Nous devons nous coucher ; on y logea. Pour nourriture, quelques bonbons, quelques croûtes ; le soir, quelques gorgées de bouillon données par des militaires compatissants.

Je fus fort en butte aux mauvais procédés des soldats et des chefs subalternes ; ils m'accusaient d'avoir placé le téléphone à la tour (installé par l'armée belge) et d'y avoir mis des soldats avec mission de tirer sur les Allemands. Puis des impiétés sont proférées contre la religion, contre Jésus-Christ et la prière. Ils voulaient me faire avouer que je savais parler allemand. Comme je ne comprenais pas, ils me montraient le poing, me poussaient du pied, me menaçaient de leur fusil, de leur baïonnette, d'une hache, d'un poignard... Une fois, un officier me cracha au visage, jeta mon bonnet à terre, crachant dessus. Un autre me donna une bourrade dans la poitrine et un violent coup de pied à la jambe. Un soldat me piqua trois fois de sa baïonnette et me fit une légère blessure. D'autres, pour donner quelques pommes à mes compagnons, me les jetaient à la tête. Rien de bien grave. Cependant, ils montraient une telle fureur que, s'ils m'avaient trouvé seul, je crois qu'ils m'auraient tué.

Entre-temps, on vient fusiller près de nous cinq de nos



compagnons : Gérard Custers, Jean Dortu, Godard, Jacques Flamant et Renard. À deux reprises encore, on nous laisse croire que nous allons être également fusillés. À un autre moment, on nous met sous le feu d'une fusillade combinée de manière à nous effrayer. Puis on vient encore placer devant nous une seconde série de quatre condamnés à mort, entre autres Noël Nihan. Les malheureux étaient là depuis la veille à 4 heures, les mains liées, et j'ai su qu'ils s'y trouvaient encore le lendemain de notre départ. Que sont-ils devenus ?

Le vendredi 7 août, il était 11 1/2 heures du matin ; il pleuvait à verse. Comment passerions-nous la nuit suivante ? Or, un capitaine vint nous annoncer que nous étions libres et que nous devions rentrer au plus vite à Blégny.

Lundi 10 août, il y a à cette date 38 maisons brûlées et 23 endommagées.

Jeudi 13, quelques pillages de maisons ; deux jeunes gens emmenés. Le bourgmestre obtient, au moulin d'Argenteau, une provision de farine.

Vendredi 14, pillage de quelques maisons.

Nuit de vendredi à samedi : on brûle le village de Barchon ; le curé est emmené prisonnier. »

Ici se terminent les notes du curé de Blégny. Voici la suite des événements :

M. le curé et les paroissiens de Blégny sont revenus de Battice le vendredi 7 août, vers 12 1/2 heures. Ce fut un délire de joie au retour, pour les pauvres gens réfugiés à l'Hospice et à l'Institut.

Toute la semaine suivante se passa dans le calme.

Samedi, jour de l'Assomption, vers 6 heures du soir, des soldats apportent chez M. le curé un billet sur lequel il était

écrit que, si l'on tirait encore sur le village (!), il serait fustillé.

M. le curé, M. le bourgmestre et M. Delnooz, beau-père du docteur, doivent se constituer prisonniers et être gardés à vue dans la chambre de M. le curé.

On demande à souper pour les officiers (une demi-douzaine environ), à 9 heures du soir. Ils doivent loger au presbytère, tous dans une chambre.

— Voilà mes chambres! leur a dit le prêtre.

Dans le patronage, attendant à la cure, se trouve toute une troupe de soldats.

M. Delnooz et M. Ruwet, bourgmestre, arrivent à 8 h. 15 et montent à la chambre du prêtre.

Les officiers soupent. Ils disent de préparer un bon souper pour le curé! Deux sentinelles se tenaient devant la porte de leur chambre.

Vers 1 h. 15 de la nuit, on a tiré des coups de feu près de la maison. Les officiers sont sortis.

— Il y a encore trois soldats blessés, disent-ils à la servante. Les habitants ont tiré!

Un officier vient dire à un moment donné:

— Ils ont encore tiré les c....

La servante répond:

— Il n'y a plus d'armes à Blégny!

Les officiers occupaient le salon et le cabinet où l'on avait apporté des matelas. Le matin, ces officiers se consultèrent et chuchotèrent entre eux. Vers 5 heures, ils ont envoyé chercher une sœur de l'Institut, sachant l'allemand, pour dire à M. le curé qu'il allait être emmené, qu'il devait partir parce qu'on avait encore tiré.

La religieuse a demandé grâce. L'officier a répondu:

— C'est un ordre supérieur, qui doit être exécuté...

Alors la sœur a demandé, pour M. le curé, la permission de pouvoir dire sa messe, ce qui a été accordé. Le prêtre, après s'être rasé, est allé dire sa messe à la chapelle de l'Institut, accompagné de deux soldats. M. le vicaire a servi cette messe. Il a été étonné de la sérénité et du calme de M. le curé. L'*Ora te Fratres* et les prières après la messe furent dites par lui d'une façon particulièrement émouvante. Après l'action de grâce, il vient au chœur, près de M. le vicaire, et demande l'absolution sans dire pourquoi; il ne paraissait nullement ému. Il sortit pour rentrer au presbytère; il était environ 6 heures et quart. En sortant de la chapelle, M. le curé a donné sa bénédiction aux religieuses et a dit:

— Que voulez-vous faire? Je prierai pour vous....

Revenu au presbytère, il a pris une tasse de café et n'a pas mangé. Il a dit à la domestique:

— C'est fini; vous pouvez vous recommander aussi à la Providence. L'église va être brûlée et probablement le presbytère,

Louise lui a fait une tartine et enveloppé, avec celle-ci, trois lignes de chocolat. Elle a voulu lui donner de l'argent, mais il a dit:

— Je n'en ai pas besoin. Tout au moins, si je pouvais changer de soutane.

On l'y a autorisé.

M. le bourgmestre et M. Delnooz sont aussi retournés chez eux pour s'habiller, toujours accompagnés de soldats: eux étaient convaincus qu'ils allaient être conduits à Liège. Le bourgmestre avait rédigé une lettre de défense. Il est revenu seul, M. Delnooz ayant été gracié parce que, dit-on, beau-père du médecin qui avait soigné des blessés allemands.

M. le curé a demandé à prendre un livre dans son cabinet; il a pris son bréviaire et un autre petit livre. Il pleurait et tremblait en prenant sa tasse de café, lorsqu'il fit ses dernières recommandations.

Le bourgmestre et le curé, accompagnés de soldats, sont partis dans la direction de l'église, où ils ont rejoint les deux frères Hacquin, que l'on avait arrêtés, semble-t-il, au hasard.

Arrivés près de l'église, on leur a dit:

— La voiture pour Liège va passer... mais vous n'avez pas besoin de voir par où vous allez.

Et on leur a bandé les yeux en les adossant à l'église.

Fusillade à 7 1/2 heures... D'abord, les deux Hacquin ont été exécutés, puis M. le curé, ensuite M. Ruwet. M. le curé est tombé face contre terre, sur les deux Hacquin, et le bourgmestre sur M. le curé. Celui-ci est mort instantanément: une balle l'avait frappé au front, enlevant un morceau du crâne gros comme la main.

On mit le feu à l'église aussitôt après cette scène tragique. Blégny étant sous la terreur, personne n'osa se montrer. Vers 10 1/2 heures, quand les soldats sont partis, deux religieuses, sœur Clavier et sœur Cécile, sont allées avec une charrette à bras chercher d'abord le corps de M. le curé, secondées par un petit jeune homme, Léopold Lafnet, qui a été assez courageux pour venir à leur aide.

M. le curé et M. le bourgmestre avaient tous deux leur chapelet en main.

Voyant le courage des deux religieuses, les gens leur donnèrent ensuite un coup de main; on transporta les corps à l'Institut.

M. le docteur Reidemeister a fait l'autopsie. Le corps de M. le curé était couvert de sang, les yeux fermés, plusieurs balles dans la poitrine; on voyait, sur ses jambes, les coups et les bleus reçus à Battice.

Les deux Hacquin étaient tellement déchiquetés, qu'on n'a pu les ensevelir. On les a enveloppés dans un drap de lit et portés à la morgue.

Lundi après-midi, un confrère de M. le curé Labeye, M. le curé de Saint-Remy, est venu procéder à l'inhumation avec M. le vicaire. Tous deux, revêtus de la chape, précèdent les corps qu'on porte à bras, car il n'y a plus même de civière. Ils passent en face de l'église dont les ruines sont toujours fumantes. Triste cortège! Les religieuses suivent. Les corps sont déposés au cimetière.

★ ★ ★

Il serait oiseux de citer tous les villages dans lesquels pareilles scènes se répétèrent. Partout c'était la même façon de procéder. Fusillade entre Allemands, d'abord, pour soulever un prétexte. Pillage et incendie ensuite, puis massacre des villageois, sans distinction de sexe ni d'âge, après leur avoir fait endurer les pires tortures.

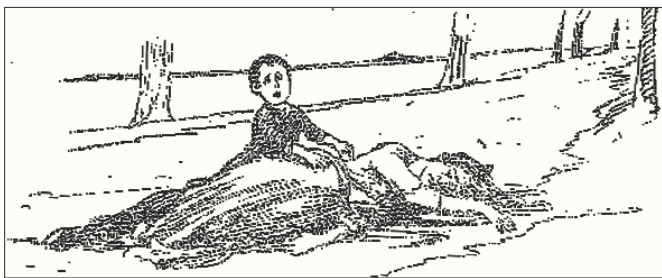
Esneux, Évegnée, Fexhe-Slins, Fléron, Forêt, Francor-



champs ont subi le même sort.

Dans ce dernier village, situé à 2 kilomètres seulement de la frontière allemande, au sud de Spa, 28 maisons ont été pillées, puis brûlées. Les soldats allemands s'y conduisirent comme des bandits de grand chemin. Ils obligèrent une femme, une sexagénaire, à leur faire du café. Après qu'elle se fut soumise à leurs exigences, les brutes s'amuserent à la mettre en joue. Le jeu dura plus d'une heure. Finalement, un sous-officier s'approcha d'elle, la força à s'introduire elle-même le canon d'un revolver dans la bouche, puis il pressa la détente, tuant net la malheureuse. Après quoi, il força ses hommes à jeter le cadavre sur un tas de fumier jusqu'au moment où, la maison en feu, il lança lui-même le corps dans la fournaise.

Les mêmes hommes s'introduisirent alors dans la maison de M. Laude, avocat à Bruxelles. Ils poussèrent ce dernier à la porte à coups de baïonnette, puis le fusillèrent à bout portant. Les brutes tuèrent un enfant dans les bras de sa mère. Une femme, qui portait son gamin de six ans dans les bras, fut atteinte d'une balle et tuée net, tandis qu'une autre brisait la main de l'enfant. Le corps resta étendu sur le chemin, et le pauvre gosse, criant et pleurant, tenait sa mère étroitement embrassée.



Les Allemands rassemblèrent alors toute la population sur la place du village. Ils firent tourner les malheureux autour de cette place pendant plusieurs heures, les injuriant, les frappant à coups de pied. Puis, au hasard, ils désignèrent cinq hommes. On leur lia les mains derrière le dos, et on les conduisit dans la briqueterie, où ils furent fusillés. L'un d'eux, Marquet, échappa cependant à la mort, et voici comment il le raconte :

« Quand le peloton tira, je ressentis un coup sec dans la poitrine et je tombai à terre, je ne bougeai plus et, pendant une demi-heure, je restai sans mouvement. Puis j'entendis deux femmes parler wallon, j'allais les appeler, quand elles partirent. Je refis le mort et, quelque temps après, voyant que j'étais seul, je me relevai et pus rentrer chez moi. »

Marquet, qui avait été atteint au-dessus du sein gauche, se porte aujourd'hui fort bien.

À Francorchamps, les brutes allemandes firent environ 17 victimes, parmi lesquelles quatre femmes et un enfant de 9 ans.

### HERVE

Cette petite ville de 4.700 habitants fut entièrement brûlée, pillée; 37 Herviens furent tués et 279 maisons incendiées. Nous raconterons le martyre de la population de Herve en même temps que celui des habitants de Mélen, car c'est en réalité dans cette dernière commune que les malheureux furent mis à mort.



### LOUVEIGNÉ

Ce gros village, situé au sud-est de Liège, à 14 kilomètres du fort de Bonnelles, a aussi vécu des heures terribles.

Le 6 août, à midi, des troupes allemandes entraient dans Louveigné, très surexcitées. Une attaque sur le fort de Bonnelles venait d'échouer et elles voulaient se venger. Sur qui sinon sur cette paisible population villageoise ?

Dès leur arrivée, ils visitent les gens, prennent des otages. Les deux jours suivants, les troupes continuent de passer.

Le vendredi 7 août, l'état-major du 57<sup>e</sup>, avec une partie du 73<sup>e</sup>, revient à Louveigné. Un soldat alsacien dit : « Hier, nous avons reçu une terrible tripotée devant les forts de Liège ». Les Allemands avaient, en effet, l'air sombre et rageur. À midi arrivent ceux qui avaient brûlé et tué à Lincé. Ils pillent les débits de boisson, malheureusement nombreux; beaucoup de soldats sont en état d'ivresse. De droite, de gauche, des coups de feu sont tirés; et les officiers de crier :

— Les *civilistes* tirent; il y a des francs-tireurs ici !

Les habitants protestent :

— Non, personne n'a pu tirer. Où donc l'a-t-on fait ?

— Là, indiquent les Allemands; on a tiré de cette maison !

C'était l'habitation de M. Léonard Charlier, parti depuis la veille.

— Il n’y a personne !

— Qu’importe !

On y met le feu ; la maison flambe.

En même temps, les Allemands apportent au presbytère un uhlan blessé et ils le déposent sur un lit qu’ils avaient préparé eux-mêmes au rez-de-chaussée, avant l’incident.

— Les *civilistes* ont blessé ce uhlan.

On arrête une douzaine d’hommes, entre autres des vieillards de 74 et 80 ans, et, comme toujours, le curé de la paroisse. Coups de pied ; coups de poing ; bras en l’air ; menaces de mort.

On emmène des hommes pour les fusiller, malgré les pleurs et les protestations des femmes, les cris des enfants. On les entasse dans une petite forge, située dans l’angle N.-O. de l’intersection des routes. Vers six heures et demie, on leur dit :

— Partez maintenant, mais à la course, sinon...

Les malheureux courent, et l’on s’amuse à les abattre à coups de fusil. Quelques-uns échappèrent à la mort en se blottissant au fond d’un fossé ou d’un égot...

Des officiers soupèrent copieusement chez le curé, qu’ils avaient fait venir, puis ils lui dirent :

— Nous allons vous montrer comment nous, Allemands, savons châtier un village. Accompagnez-nous en auto, vous verrez ça.

L’on voit passer l’auto ; le curé tête nue sur le marchepied retenu par le bras. L’auto marchait lentement parce que les troupes emboîtaient le pas. Des cadavres d’habitants gisaient sur les chemins.

Entre-temps, quelques soldats, plus humains, disaient à la dérobée aux femmes :

— Madame, partez vite, allez loin ! Ce sera terrible...

À 7 heures, les incendiaires se mettent à l’œuvre : benzine, goudron, pastilles, fusées ; tous les moyens habituels à l’armée allemande. Femmes et enfants fuient éperdus. Embrasement du quartier central de la commune.

Et tandis que flambent jolies maisons et fermes, les barbares hurlent des chants de guerre et font entendre la musique, alliant ainsi leur joie sinistre aux pires horreurs, comme d’autres le font en même temps à Herve et comme les Saxons le feront plus tard à Dinant.

« On nous conduisit, rapportent des échappés, à la gendarmerie de Theux. M. le curé est toujours maintenu sur le marchepied de l’auto ; un soldat lui assène des coups de poing sur la tête. Les officiers de l’auto ne font rien pour le protéger. On amène avec nous le brave facteur des postes, Thonnar. On le bourre de coups de crosse, de coups de poing. Les mains liées derrière le dos, il passe la nuit à la gendarmerie de Theux, la face contre la mur. Quand il bouge, il reçoit des coups violents. Nous logeons là, sur la paille, dans l’attente de la mort.

À 6 heures du matin, on nous conduit vers Louveigné. Un soldat brutal fait porter son sac par M. le curé et le tourne en dérision.

Entre-temps, au village, on avait arrêté encore des habitants et on les avait emmenés vers le château des Fawes qui, après un pillage complet, fut livré aux flammes.

Le samedi, les Allemands assassinèrent encore plusieurs

personnes, entre autres deux jeunes époux, mariés depuis un mois. Ces infortunés se rendaient dans une prairie afin de traire leurs vaches : on les tira comme du gibier.

Le dimanche, à 1 heure, un capitaine d’artillerie — une brute — hurle après les gens, leur braquant le revolver sous le nez et leur enjoignant d’enterrer les morts. Il faut dix hommes, sur-le-champ. On en trouve quelques-uns : le curé, le notaire Delvaux, un vieux prêtre en retraite, M. Fourgon, etc. Ils procèdent sommairement à la lugubre besogne, car le temps leur est brièvement mesuré. Le curé est envoyé vers les maisons en écart afin d’annoncer aux gens que l’on va bombarder, brûler et qu’ils ont à quitter les lieux.

Au retour, notre pasteur, qui supportait tout avec courage et adressait des paroles de réconfort à ses infortunés paroissiens, est repris, avec son vieux confrère : les deux prêtres passent la nuit, une corde au cou et une aux pieds, attachés à un piquet, dans la prairie où les barbares ont établi leur bivouac.

Le matin, on nous relâche, mais une heure après, on nous reprend, au cri de : « Tous prisonniers ! ». Ce fut un spectacle navrant : de tous les chemins, on voyait amener des gens accablés de fatigue et de douleur : les vieillards, les impotents, se traînaient, soutenus par les plus valides. Il était 8 heures. Le feu fut mis au presbytère, après un rapide et violent pillage. Puis, en route. Les captifs étaient au nombre de 72. En passant, on leur fait enterrer des chevaux, des porcs, des chiens, etc., tués à coups de feu ou morts faute de nourriture, pendant ces jours de terrorisme. Les Allemands obligent tout particulièrement M. le curé à enlever les cadavres les plus répugnants. Les captifs ne reçoivent un peu de nourriture que le soir. Ils passent la nuit dans une prairie. Le matin, on les emmène à Hornay, où on les relâche.

Beaucoup sont aussitôt repris et enfermés à l’église. D’autres sont dirigés vers Rouvrex. Les premiers furent ensuite conduits, les mains liées derrière le dos, à la Chartreuse, à Liège. Les uns y passèrent trois semaines ; d’autres, bien plus malheureux, sans que rien n’explique la différence, furent déportés, au nombre d’une dizaine, en Allemagne. »

Ce n’est pas tout. Chaque jour, durant une quinzaine, on brûle encore des habitations. Le nombre des maisons incendiées s’élève à 77.

On compte à Louveigné 29 civils tués et six carbonisés.

## MAGNÉE

Ce village, qui n’est en réalité qu’un gros hameau de 300 habitants, n’est distant que de 2 kilomètres du fort de Fléron. C’est là que les troupes allemandes vinrent installer l’artillerie qui devait servir à bombarder le fort.

Elles arrivèrent le 6, au matin. En arrivant, sans rime ni raisons, les soudards, ivres à la suite de on ne sait quelle orgie nocturne, s’amusèrent à incendier les fermes situées le long de la route et à tuer toutes les personnes qu’ils apercevaient.

Dans les caves d’une de ces fermes, plusieurs personnes de la famille Clerdain, dont une femme, s’étaient cachées. Chassés par la fumée, à demi-asphyxiés, les malheureux tentèrent de sortir. Les Allemands sautèrent sur eux comme un tigre sur sa proie. À coups de pied, de poing, de crosse,



crachant dans la figure, ils les conduisirent derrière le chemin de l'église, où ils les fusillèrent.

À 9 heures du matin, tout était fini. Le village brûlait, la population était en fuite à travers champs et bois, et les quelques infirmes, qui n'avaient pu quitter le village, furent lâchement assassinés. Deux d'entre eux furent tués dans leur lit!

Et voilà ce que les Allemands appelaient la légitime défense!!!

Ici se place un incident, que nous empruntons à la source déjà citée:

Le curé Wuidar, qui avait soigné des personnes blessées par les éclats d'un obus au fort de Fléron, fut rencontré par les Allemands, qui s'emparèrent de lui parce qu'il avait quelques taches de sang sur les mains et sur sa soutane.

— C'est un assassin! cria un officier. Regardez ses mains. Arrêtez-le!

Et le curé Wuidar fut encadré de soldats, qui le conduisirent dans la direction de Prayon. Chemin faisant, un soldat lui montrant un chargeur plein de cartouches, lui dit:

— C'est pour vous, ça!

À ce moment, un coup de feu éclata!

— Vous entendez, dit l'officier, on a tiré sur nous!

— J'ai bien entendu, répondit le curé, mais je ne sais qui a tiré.

L'officier dépêcha un soldat, qui revint bientôt en disant:

— Il n'y a rien.

Le prisonnier, qui venait de l'échapper belle, fut remis en liberté.

Il retourna chez lui et y constata que tout avait été pillé. Il se rendit chez l'instituteur, qui avait donné asile dans sa cave à une trentaine de personnes. On passa ainsi toute la nuit et toute la journée du vendredi dans la plus vive angoisse. Le samedi matin, des soldats vinrent frapper à la porte, puis passèrent leurs baïonnettes à travers les soupiraux en poussant des cris de haine et en proférant des injures.

Ils commandèrent alors:

— Tous les hommes dehors!

Ceux-ci sortaient, furent appréhendés, mais on les relâcha presque aussitôt sur l'intervention du curé.

À un officier qui lui disait, entre deux jurons, qu'il rendait les *civilistes* responsables des exécutions, le curé répondit:

— Cela est inexact! Je jure devant Dieu que vous êtes des assassins et des voleurs!

— Comment des voleurs? dit l'officier, blême de rage.

— Oui, des voleurs, car vos soldats ont fracturé le tronc de l'église.

L'officier tourna les talons sans mot dire.

## MÉLEN

Les mêmes scènes se déroulaient à Mélen avec plus de férocité, plus de barbarie encore, s'il est possible. Il y a eu cent vingt-huit civils fusillés, dans cette petite commune; ils moururent après avoir subi toutes les tortures morales

et physiques; pauvres gens livrés sans défense à une soldatesque ivre de carnage et de sang.

Des familles entières furent exterminées. Femmes, enfants, vieillards, tout être vivant qui tombait au bout des fusils allemands, était abattu.

On ne peut donner aucun détail circonstancié sur les massacres de Mélen, pas un des assistants n'ayant survécu.

On sait que de la famille Cresson, qui se composait du père, de la mère et de 4 enfants, il n'y a pas un survivant. Entrant ivres et furieux dans la maison, les soldats s'amuserent à tuer d'abord le fils Guillaume, âgé de 16 ans; puis ce fut le tour du petit Gilles, 3 ans, qu'ils obligèrent à se précipiter lui-même sur une baïonnette; puis la petite Thérèse, âgée de 11 ans, et Catherine, 9 ans, qu'ils étendirent à leurs pieds de deux coups de revolver.



Après la mort de chacun des enfants, ils insultaient à la douleur des pauvres parents. Ce fut alors au tour du père. Sa femme se précipita dans ses bras pour mourir avec lui, ne voulant pas survivre à ses enfants!

Les massacres dans cette commune sont caractéristiques par le grand nombre d'enfants qui tombèrent victimes de la barbarie teutonne. Douze femmes furent tuées, après avoir subi les plus odieux outrages.

Nous n'insisterons pas sur ces tristes choses, qui dévoilent la mentalité bestiale des soldats de la grande armée de l'empereur Guillaume II ».

## OLNE

Cette commune importante aura aussi une page rouge dans son histoire. C'est le 20<sup>e</sup> et le 25<sup>e</sup> régiments d'infanterie qu'il faut rendre responsables des horreurs qui se déroulèrent dans la jolie petite commune du pays de Herve.

Les deux premières victimes furent le secrétaire communal et le vicaire, coupables d'avoir osé regarder défiler les soldats.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le récit de M<sup>lle</sup> Berthe Warnier, que cette dernière fit à M. Olympe Gilbert. Celui-ci le reproduit « in extenso » dans son livre:

« Dans notre famille, raconte-elle, nous étions sept, heureux, pleins de force, de courage et de foi dans l'avenir. Hélas ! nous ne restons plus que trois malheureux, sans soutien, sans appui, sans même de toit pour nous abriter ! Voilà l'œuvre des barbares !

Et pourquoi tant de cruautés ? Pourquoi ? Qui le sait !

On a accusé nos malheureuses victimes d'avoir refusé des cartes géographiques, d'avoir frappé, tué même un Allemand. C'est faux ! Une relation exacte des faits prouvera la férocité et la fourberie de ces êtres inhumains.

Nous habitions une maison, faisant partie de l'école de Saint-Hadelin, commune d'Olné, à une lieue du fort de Fléron. Notre famille se composait de mon père, instituteur en chef ; ma mère, ma sœur, institutrice ; mes deux frères, l'un âgé de dix-huit ans et demi, commis à l'enregistrement ; l'autre, seize ans et demi, élève-instituteur de l'école normale de Verviers ; enfin, une enfant de deux ans et demi et moi.

Le bâtiment de l'école était isolé et faisait face à une place plantée de tilleuls.

Quand la guerre fut déclarée, nous pensions n'avoir à redouter que les obus du fort, et, pour cette éventualité, nous avions préparé dans la cave une installation sommaire afin de pouvoir nous y retirer à la première alerte. Nous croyions encore que la guerre était une lutte entre soldats et non un massacre d'innocents !

Le mardi 4 août, dans l'après-midi, les premiers uhlans survinrent, venant du Rafhay. Nous étions tous devant la maison ; ils s'avancèrent poliment vers mon père et lui demandèrent une carte détaillée du pays.

— Pourquoi avoir peur ? dit l'officier. Nous sommes vos amis, nous venons défendre votre pays. Vous aurez beaucoup d'argent pour votre petite carte.

Mon père répondit qu'il ne possédait que des cartes de Belgique insuffisamment détaillées, et ils continuèrent leur chemin vers Ayeneux.

Quelques minutes après arrivait un détachement de lanciers belges. Nous leur racontâmes ce qui venait de se passer ; ils se mirent à la poursuite des uhlans et leur livrèrent combat.

Le lendemain, mercredi 5, le tir de l'artillerie commença. Les obus passant au-dessus du village, nous nous réfugiâmes dans la cave. Cependant, à chaque accalmie, nous montions au grenier pour inspecter les environs. C'est de là que nous vîmes, vers 10 heures, des fantassins allemands dans la campagne de Forêt, où plusieurs fermes brûlaient. Les barbares avaient déjà fusillé là le vétérinaire, l'instituteur et plusieurs jeunes gens de la localité. Mais, nous ignorions ces crimes et nous restâmes chez nous, croyant que l'incendie avait été allumé par des obus.

Peu après, un millier de soldats des 20<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> régiments arrivèrent dans le village et s'arrêtèrent pour y camper. Bon nombre d'entre eux s'installèrent sur la place devant notre demeure et des officiers frappèrent à notre porte. Mon père, très affecté par cette subite invasion, était un peu indisposé, et c'est ma mère et mes deux frères qui ouvrirent.

Les officiers leur demandèrent de l'eau pour leurs chevaux ; nous nous empressâmes de les servir. Ma sœur Nelly fit du café pour emplir les gourdes ; mon frère Victor, qui

connaissait l'allemand, causa avec un lieutenant, tandis que mon autre frère, Edgard, parcourait le village avec des soldats pour leur procurer des moutons qu'ils achetèrent. Sur la place, on prépara le repas, et pour alimenter les fourneaux, les soldats brisèrent les bancs de l'école.

Une heure après le départ de mon frère Edgard, ma mère ne le voyant pas revenir, s'inquiéta et voulut envoyer Victor à sa recherche. On l'empêcha d'y aller, mais un major intervint et rassura ma mère en lui disant :

— Madame, vous êtes folle ; comment pouvez-vous vous inquiéter ? Il va revenir, votre fils. Nous ne sommes pas des barbares. Je vais moi-même vous le chercher ; tranquillisez-vous !

Et, en effet, il descendit de cheval et, quelques minutes après, il nous ramenait Edgard, qui disait s'être bien amusé.

Quand la nuit tomba, un officier nous dit :

— Rentrez chez vous, allez vous coucher et fermez votre porte, on ne vous dérangera pas.

C'est ce que nous fîmes. Mais un orage ayant éclaté, des officiers sonnèrent pour demander à pouvoir s'abriter chez nous. Au nombre de six, ils se couchèrent dans le vestibule et s'endormirent.

Vers 10 heures et demie, nous fûmes réveillés en sursaut par un bruit épouvantable. C'était, croyions-nous, un obus du fort qui tombait sur l'ennemi devant la maison.

Les officiers, affolés, se levèrent, sortirent et nous engagèrent à fermer la porte. Je courus prendre ma petite sœur dans son berceau et nous redescendîmes tous dans la cave. À peine y étions-nous qu'un second obus tomba. Alors commença le spectacle le plus terrifiant que l'on puisse imaginer. Au milieu de hurlements de bêtes furieuses, les soldats enfoncèrent, notre porte à coups de crosse, se ruèrent en masse dans la maison, renversèrent ma mère et mes frères dans le vestibule, brisèrent les portes du salon et de la salle à manger, arrosèrent les meubles avec de la benzine et les allumèrent. En même temps, ils avaient mis en pièces glaces, piano, suspension et bibelots, et ils avaient envahi l'étage et la cave en s'éclairant au moyen de morceaux de bois trempés dans la benzine. Après avoir tout saccagé, ils nous firent sortir.

Leurs faces hideuses, les baïonnettes qui brillaient, notre maison en flammes formaient un tableau inoubliable !

Les monstres nous entouraient de toutes parts. Ils lièrent les mains de mes pauvres frères, qui donnaient leurs derniers baisers à leurs parents en disant :

— Adieu, père ! Adieu, mère !

— Soyez courageux, mes enfants ; nous sommes prisonniers, mais nous nous reverrons, répondit ma mère en me prenant la petite Andrée.

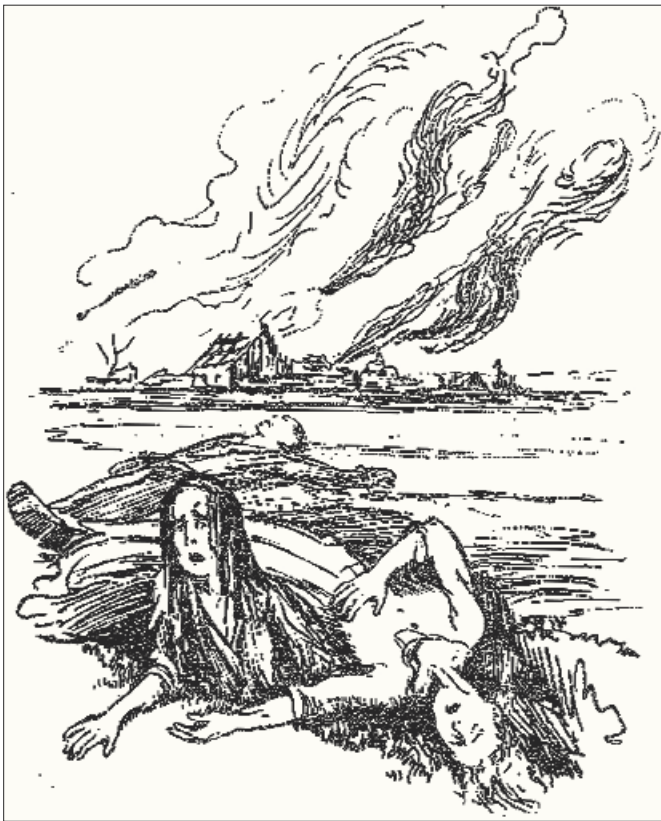
Alors commença notre calvaire : on nous fit avancer à coups de crosse dans le dos et dans la nuque ; mon père, à bout de forces, devait être soutenu par ma mère, qui portait le bébé. Nous étions séparés d'eux par les pièces d'artillerie qui montaient au grand galop de leurs chevaux.

Peu après, nous entendîmes les balles siffler et nous tombâmes sur la route. Nelly, Victor et le garde champêtre étaient atteints mortellement ; moi, je m'évanouis : une balle m'avait atteinte à la tête et j'avais eu le bras cassé en deux endroits par des coups de crosse.



J'ignore après combien de temps je me suis ranimée ; je ne me souviens que du spectacle affreux que j'aperçus. J'étais couchée la face contre terre, dans le fossé, à quelques vingt mètres plus haut que l'école, et je baignais dans l'eau et le sang. Sur moi, il y avait un corps inanimé ; c'était celui de ma sœur Nelly ! Quand je relevai la tête, je vis les maisons voisines en flammes, j'entendis des râles de mourants et les cris horribles de ces brutes qui défilaient toujours et qui, en passant, donnaient des coups de pied aux cadavres !

Je fis la morte jusque vers 3 heures du matin, heure où le passage cessa. Je me tirai à grand-peine de dessous les malheureuses victimes et je constatai que, pour elles, tout espoir était perdu. Je leur fis mes derniers adieux et, tremblante, souffrant atrocement, je rampai le long des haies vers une maison amie qui avait été épargnée.



J'ignorais ce que mes parents étaient devenus et où étaient mon frère Edgard et ma petite sœur.

Le lendemain, on retrouva le corps d'Edgard plus bas que l'école, la tête trouée par une balle, les poings liés de telle façon que de gros bourrelets noirs s'y étaient formés. Comme il a dû souffrir !

Quant à père et mère, ils étaient passés à côté de leurs enfants râlant au bord du chemin, mais, par bonheur, sans les voir. Ils avaient été roués de coups et, arrivés à une centaine de mètres de la maison, on les avait fait entrer dans une ruelle ; on avait placé ma mère à côté de mon père, puis, par trois fois, on avait fait feu sur le malheureux, qui tomba foudroyé ! Mère fut alors chassée et elle se réfugia dans la ferme Grosjean, dont les habitants étaient cachés dans la cave. À peine y fut-elle arrivée qu'on vint là aussi piller et brûler.

Ma mère, exténuée, ne put s'enfuir avec les autres habitants, et les brutes, l'ayant découverte, se ruèrent sur elle. Elle tomba les lèvres fendues et les dents cassées ! On l'obligea néanmoins à se relever et elle fut conduite dans une

maison où se trouvaient déjà beaucoup de prisonniers. Une heure après, on les faisait sortir, et tandis que les femmes étaient libres de s'en aller, les hommes étaient emmenés au lieu-dit Vieux-Sart, hameau de Riessonsart, où ils furent fusillés.

Ma mère erra alors jusqu'au matin. Elle reconnut ainsi les dépouilles de nombreux voisins et celles de ses trois enfants.

— Qu'est devenue l'ainée ? se demandait-elle.

Ce n'est qu'à 8 heures que j'appris où elle était et que je pus aller la retrouver pour unir nos douleurs ! »

★ ★ ★

Nous ne pouvons malheureusement prétendre, en ce court fascicule, retracer le long martyre de tous les villages de la province de Liège.

Partout ce fut la même rage dévastatrice, les mêmes instincts bestiaux, la même cruauté, le même sadisme.

118 villages de la riche et florissante province de Liège furent ainsi livrés à la sauvagerie teutonne. Et le promeneur qui s'aventure maintenant encore dans le plateau de Herve reste consterné à la vue de ces malheureuses ruines, sous lesquelles dorment encore de leur dernier sommeil des centaines de nos infortunés compatriotes.

### SOUMAGNE

L'un des villages le plus frappé du pays de Herve fut, sans conteste. Soumagne, si pittoresquement perché au haut de sa colline, et qui jadis souriait gaiement, de toute la blancheur de ses maisons propres et de toute la verdure de ses vergers, aux visiteurs et aux amateurs de beaux sites.

C'est le 6 août que le gros des troupes allemandes y fit son apparition. Les soldats gris traversaient le village tranquillement. Aucun incident ne se produisait quand, tout à coup, un avant-poste belge, qui se trouvait dissimulé dans le hameau du Virier, entama la lutte et le crépitement des mitrailleuses se fit entendre. Il n'en fallut pas plus pour jeter le plus complet désarroi parmi les Allemands qui, sous des dehors bravaches, cachaient des âmes de poltrons et de pleutres. Arrivés au centre du village, ils se rallièrent autour de quelques officiers blêmes de rage.

Dès cet instant, le sort du malheureux village était fixé. Il allait disparaître dans les flammes, après qu'une grande partie de sa population aurait été massacrée.

Comme des sauvages, bavant la rage, hurlant comme des forcenés, les gris s'élancèrent contre les portes des maisons, les enfoncèrent, firent sortir brutalement les habitants et contraignirent ceux-ci à prendre la tête de leur colonne.

Pour se préserver des balles des mitrailleuses belges, ces lâches se faisaient précéder des femmes et des enfants, tandis qu'ils choisissaient une soixantaine d'hommes et les conduisaient dans une prairie, au-lieu dit « Fond-Leroy ».

Un officier passa, hautain ; de ses lèvres sardoniques tombèrent ces mots, qui constituent tout le procès de ces malheureux :

— Vous avez tiré sur nos troupes ; vous allez tous mourir !

Cette sentence fut saluée par des cris de joie de la part des soldats allemands, qui ne cessaient d'insulter et de frapper ceux qu'ils allaient lâchement assassiner.

Sans prendre la peine de les aligner, les soldats tirèrent dans le tas. Ce fut un horrible « feu à volonté », qui dura plus de dix minutes. Tous ceux qui restaient debout étaient abattus immédiatement. Cette impatience, cette fébrilité, cette hâte de tuer sauva quelques hommes. Douze habitants de Soumagne vivent toujours qui ont été fusillés au Pré-Leroy.

L'un d'eux, Joseph Dedoyard, a fait le récit suivant à un de nos confrères :

« Je fus emmené, en compagnie de Léon Jérôme et de Joseph Lejeune.

Quand l'officier commença le feu, Jérôme et Lejeune me disent de me cacher derrière eux et de me laisser choir, ce que je fis. Jérôme et Lejeune tombèrent après la première salve, mais comme ils remuaient encore, Jérôme fut achevé à coups de crosse et Lejeune à coups de baïonnette. Moi, je n'étais pas blessé et je restai longtemps sans mouvement ; puis n'entendant plus de bruit, je commis l'imprudence de vouloir me lever. Aussitôt un soldat, qui se trouvait non loin de là, s'élança sur moi et me larda de coups de baïonnette. Je sentis la lame s'enfoncer dans le dos. La douleur me fit perdre connaissance.

Quand je revins à moi, il faisait nuit, et en rampant, tout couvert de sang, je pus gagner la maison Delrée, où l'on me donna les premiers soins et où ma mère vint me retrouver le lendemain. »

Mais les bandits ne s'arrêtèrent pas en si bon chemin. Leur rage déchaînée exigeait plus de sang encore.

17 hommes furent pris, amenés dans la prairie Neuray et fusillés comme des chiens.

Au lieu Havard demeurait un houilleur, nommé Hapa. Celui-ci était veuf et avait quatre petits enfants âgés de 5 ans, 3 ans, 2 ans et un mois. Tandis qu'il se tenait terré dans sa cave, les soudards teutons mirent le feu à sa maison.

Le malheureux périt carbonisé avec ses quatre petits. Personne ne pourra jamais connaître l'affreuse agonie de ce père, brûlé vivant, au tableau qu'il faudrait de la plume de Dante, au milieu de ses enfants, hurlant de douleur. C'est pour décrire !

Bientôt tout le village fut en feu. Une vingtaine de personnes, qui avaient cherché abri dans la cave de M<sup>me</sup> Goerrès, en furent chassées par les flammes.

Quand elles sortirent de leur cachette, les soldats allemands s'en emparèrent brutalement, puis ils dirent aux femmes :

— Allez-vous-en ! Où sont les hommes ?

Deux jeunes gens étaient parmi ces femmes. On s'en empara et on les fusilla à bout portant. M<sup>me</sup> Goerrès fut tuée d'un coup de baïonnette dans le jardin de sa maison. Un jeune enfant de deux mois, qu'elle portait sur les bras, fut pris par ces bandits. L'un d'eux, saisissant l'enfant par une jambe, lui brisa le crâne contre un mur.

Semblable férocité, rencontrée chez des hommes soi-disant cultivés, ne se rencontre dans l'Histoire, qu'au temps des premiers barbares.

Le feu détruisit 108 maisons et 117 habitants de Soumagne, parmi lesquels 9 femmes périrent victimes de la sauvagerie teutonne.



Ces scènes que nous venons de raconter se répétèrent dans le village de

## RETINNE

C'est la rage de leur insuccès contre le fort de Fléron qui exacerba ces brutes à faces humaines. Les Allemands entrèrent dans le village le 6 août, massacrèrent deux soldats belges sans armes et levant les mains, achevèrent un soldat blessé en lui passant une baïonnette trois fois au travers du corps, puis s'emparèrent de douze civils, les poussèrent à coups de crosse à travers les rues du village, leur crachant au visage, jetant sur eux des ordures innombrables, les abreuvant d'injures.

Au passage, ils forcèrent un de ces malheureux à se vautrer dans du purin, puis à s'enduire le visage d'excrément. Le malheureux, espérant que cela lut sauverait la vie, s'exécuta. Il n'en fut pas moins fusillé avec ses onze compagnons dans la prairie Magis.

Mais voici un témoignage saisissant de la sauvagerie de l'armée allemande.

C'est M<sup>me</sup> Denis-Lequarré qui l'a donné à notre confrère M. Olympe Gilbert, qui l'a reproduit dans son livre : *Liège-Martyre*.

« Dans la nuit du 5 au 6 août étaient réunis, dans la cave de notre habitation à Retinne, avec ma famille composée de M. Denis-Lequarré, mon mari et de mes trois enfants ; M. Joseph André, instituteur en chef ; M<sup>me</sup> André et leurs deux jeunes demoiselles ; M. Maurice Englebert, sous-instituteur ; MM. Barthélemy et Mathieu Trillet, maréchaux ferrants ; M<sup>me</sup> L. Prick, ma belle-sœur, ses quatre enfants, sa mère, M<sup>me</sup> D. Drailet ; sa servante, M<sup>lle</sup> Maria Jaminon, et, enfin, M<sup>me</sup> Isabelle Califice.

Il pouvait être une heure et demie lorsque nous entendîmes les premiers coups de feu, suivis immédiatement d'une fusillade ininterrompue. Pendant les deux heures et demie que dura ce cauchemar affreux, où se succédaient sans interruption les détonations, les cris, les injures et où nous distinguâmes à plusieurs reprises ces mots « sales Belges », nous restâmes serrés les uns contre les autres,



n'osant faire un mouvement, respirant à peine, craignant à chaque instant que la maison ne s'écroulât. Et, lorsque enfin il nous parut que le combat était terminé, nous allâmes, mon pauvre mari, M. Englebert et moi, dans la cave voisine, afin de voir, par le soupirail, ce qui se passait sur la route. Nous vîmes un Allemand, un seul — tout à l'heure il y en aura des centaines —, arrêté près de la barrière.

Nous regagnâmes notre réduit et nous y restâmes quelques instants encore dans un calme relatif.

Nous finissons de «prendre un verre», les figures se détendaient, on croyait le danger écarté, lorsque, tout à coup, des coups violents furent frappés sur la porte en même temps que des voix rauques vociféraient en français :

— Nous entrerons, nous entrerons !

Aussitôt, mon pauvre mari, m'adressant ces paroles qui devaient être les dernières : «Reste ici, nous allons voir ce qu'ils veulent !» monta ou plutôt courut hors de la cave, suivi de MM. André, Englebert et B. Trillet. Lorsqu'ils furent arrivés en face de la porte défoncée, nous entendîmes ces paroles :

— Vous êtes des espions, vous avez tiré sur nous !

À quoi ils répondirent :

— Vous vous trompez, Messieurs.

Ce fut la dernière parole que nous perçûmes, car les Allemands criaient et hurlaient tous ensemble, et il ne fut plus possible de rien distinguer.

Cependant, nous étions en proie à une angoisse bien compréhensible lorsque, entendant marcher dans la cour qui précède la maison, je m'approchai du soupirail dans l'espoir de voir rentrer ceux qui étaient partis.

Mais je ne vis que les pantalons gris et les grosses bottes des soldats allemands. Ils venaient se ranger auprès du mur de la façade pour exécuter leurs innocentes victimes placées à quelques pas d'eux ; car, au même instant, retentirent quatre effroyables détonations en même temps que je voyais sortir le feu du canon des fusils.

— Oh ! mon Dieu, on les tue ! on les tue ! m'écriai-je, et je m'arrachais les cheveux.

Puis ce furent des cris, des pleurs, quelque chose d'effroyable, dans la demi-obscurité de la cave.

Cependant les assassins nous entendaient et ils espéraient encore de nouvelles victimes. Ils entrèrent dans la maison en poussant leurs cris affreux. Alors, prenant dans mes bras le plus jeune de mes enfants, âgé de quatre ans et demi, je m'élançai dans l'escalier. En haut, barrant la porte, se trouvait un soldat, le fusil à la main, prêt à presser la détente.

Il me laissa sortir ; les autres femmes et les enfants suivirent.

Mais il restait un homme, Mathieu Trillet ; ils se précipitèrent sur lui, l'entraînèrent, en le frappant dans la cour où il put voir son frère tué et baignant dans son sang, et où, au même instant, ils lui firent subir le même sort.

Nous étions sorties par la porte donnant sur le jardin, derrière la maison ; le jardin était rempli d'Allemands qui nous entourèrent aussitôt : nous étions prisonnières ; il fallut nous rendre dans la ferme voisine, où nous devions être gardées.

Pour obéir à cet ordre, nous fûmes obligées de contour-

ner la maison et de passer dans la cour où le drame s'était accompli.

Là, quel spectacle s'offrit à nos yeux ! Cinq cadavres étaient étendus dans de larges flaques de sang. Ceux qui nous avaient quittés quelques instants plus tôt, pleins de vie, pleins de force, gisaient là, sans mouvement ! Je me précipitai vers le corps de mon bien-aimé mari ; il était tombé sur le côté atteint par les balles, cachant ainsi ses blessures. Je le soulevai un peu et alors je vis à la tempe gauche un trou béant par où le sang s'échappait à flots ; les chairs étaient déchiquetées. C'était une blessure affreuse !

Mais il ne fallait pas toucher aux martyrs ; les bourreaux étaient là, l'œil injecté, pleins de rage. L'un d'eux s'approcha et, à coups de pied, à coups de poing, m'obligea à m'éloigner de celui qu'ils m'avaient ravi, du père de mes enfants ! Je l'embrassai bien hâtivement, une dernière fois, et je le suivis en jetant à ceux que je ne devais plus revoir un dernier regard !

Dans la cour de la ferme, ils nous firent agenouiller dans la boue : les pauvres petits enfants grelotaient de peur et de froid. Bientôt d'autres prisonnières arrivèrent et on nous fit entrer dans une étable, où nous restâmes jusqu'au lendemain, sans autre nourriture qu'un morceau de pain et une tasse de lait que des âmes compatissantes réussirent à nous apporter.

Le vendredi matin, nous sortîmes de l'étable ; je courus à l'endroit où la veille était tombé mon mari. Je ne vis plus que la flaque de sang coagulé. Ils avaient traîné les malheureux dans le jardin, parce qu'il fallait que la cour fût libre pour apporter leurs blessés dans la maison, qu'ils occupaient entièrement.

M. B. Trillet était tombé dans un parterre, à quelques pas de ses bourreaux, la figure à moitié emportée. M. Englebert, atteint derrière la tête, était tombé à la renverse, les deux bras ouverts, au milieu de la cour. M. André, placé à gauche de mon mari, auprès de la barrière, était tombé la face en avant, son bras protégeant ses yeux. M. Mathieu Trillet se trouvait à gauche de M. André.

Tels sont les faits qui se sont passés en cette horrible journée du 6 août 1914. Je suis prête à en attester l'absolue sincérité sous la foi du serment. »

Ce document se passe de tout commentaire !

## SPRIMONT

La commune de Sprimont, située dans le saillant entre l'Ourthe et l'Amblève, est distante de Liège de 16 kilomètres environ et de 6 kilomètres du fort d'Embourg.

Elle est divisée en plusieurs hameaux bien distincts, dont Lincé et Chanxhe.

Le premier de ces hameaux eut particulièrement à souffrir de la barbarie teutonne.

Dès leur arrivée, les Allemands prétendirent que des complots avaient été organisés contre eux.

Des complots ! Alors que huit jours auparavant on espérait encore que la Belgique serait épargnée.

Le 5 août, vers 10 heures du soir, des coups de fusil éclatèrent dans le village. Immédiatement, comme s'ils sortaient de terre, des centaines de soldats gris pénétrèrent dans les maisons, firent sortir des caves où ils se couchaient, toute la population et la rassemblèrent dans la prairie Ha-

zotte, joignant la propriété de Macar.

Puis devant les femmes et les enfants, qui poussaient des cris de terreur, les Teutons firent avancer les hommes, un par un. On les questionnait, puis on les tuait, séparément, par derrière. Pendant ce temps, les soudards lapidaient les femmes et les enfants, les torturaient de toute façon. C'est ainsi que, s'étant emparé d'un vieillard, un appelé Célestin Delcommune, ils lui arrachaient la barbe, poil par poil.



Le curé voulut intervenir. Il fut abattu d'un coup de sabre par un officier. Le prêtre se releva encore et protesta encore. Fous de rage, les soldats le firent taire en lui enfonçant de la terre dans la bouche.

Au château Pirmez, tout dormait quand deux Allemands vinrent réveiller le domestique, réclamant de l'avoine pour leurs chevaux. Celui-ci alla chercher M. Pirmez, qui descendit dans la cour pour parlementer. Il fut abattu d'un coup de revolver. Son fils, accouru au bruit, subit le même sort.

Tandis que les bandits continuaient à fusiller les hommes, un par un, dans la prairie Hazotte, les soldats assouvissaient sur les femmes leurs bas instincts de brutes.

Une tragédie se passait en même temps à la ferme Nandrin. M. Nandrin et son fils étaient parmi les malheureux qu'on fusillait à la prairie Hazotte. M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Nandrin avaient été enfermées dans leur cave. M<sup>me</sup> Nandrin ayant demandé à boire, on l'obligea à avaler de l'eau qui avait servi à laver la blessure d'un officier tué. Peu après, on mettait le feu à la maison.

Menacées d'être brûlées vives, les deux femmes poussaient des cris déchirants. Elles furent sauvées par des voisins, qui parvinrent, sous les balles allemandes, à élargir le soupirail de la cave et à les tirer de leur fâcheuse situation.

Sprimont compte 49 civils massacrés, deux morts de frayeur et deux devenus fous.

## VISÉ

Nous en arrivons ainsi au sac de Visé, cette jolie petite cité mosane, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques pans de murs branlants et des morceaux de briques calcinées.

La, c'est la dévastation dans toute son horreur, c'est le pillage, le meurtre organisé, préparé, de longue main ! C'est la tyrannie voulue et préméditée, le vol par ordre, les meurtres épouvantables, sans qu'une raison plausible puisse venir en excuser les auteurs.

Tandis que les premiers Allemands arrivaient à Visé dans la soirée du 4 août, l'incendie de la petite ville n'eut lieu que le 15 août.

Rien ne le justifie et tous les prétextes fallacieux cherchés par les auteurs de cet abominable crime ne reposent sur aucun élément de vérité. Toutes les enquêtes entreprises depuis par des commissions neutres ont prouvé surabondamment l'innocence de la paisible population de Visé.

À leur entrée, les troupes allemandes abattirent tous les civils qui se trouvaient à portée de leurs fusils.

Les Brouha, père et fils, furent tués sur le seuil de leur porte.

Un nommé Kinable subit le même sort, tandis que François Frenay eut la tête fracassée par une balle, au moment qu'il passait en vélo le boulevard du Midi.

Un nommé Honoré Cosme et ses deux fils, qui passaient dans la rue, furent entraînés par la soldatesque allemande. Horriblement blessé par de multiples coups de pied dans le ventre, le père Cosme dut être immédiatement transporté à l'hospice, où il expira en arrivant, au milieu d'atroces souffrances. Un de ses fils parvint à s'enfuir. L'autre fut moins heureux. On retrouva son corps percé de coups de baïonnette tout près de Cheratte. Sa tête avait été écrasée à coups de talon.

La terreur des Visétois était indescriptible. Chacun se tenait dans sa cave. Cette situation dura deux longs jours, pendant lesquels les Allemands ne se firent pas faute de piller tout ce qui leur tomba sous la main.

Sous prétexte de prendre des otages, ils réunirent treize hommes de la localité. Ils les conduisirent du côté de Berneau. Ils en fusillèrent une partie, tandis qu'on retrouva les corps des autres pendus aux arbres de la route allant de Berneau à Moulant.

C'était une violation flagrante des clauses de la Convention de La Haye, concernant les otages. Mais les Prussiens ne s'arrêtaient pas à ces « bagatelles ». Plus rien n'existait pour eux que la Force, qui devait primer tout Droit.

Deux jours après, les Allemands disparurent. Déjà les espoirs les plus fous venaient reconforter les malheureux Visétois. « L'armée allemande était en retraite, repoussée par d'importantes forces françaises », etc., etc.

Cependant le fort de Pontisse, situé le plus au nord de la position fortifiée de Liège, ne cessait de tonner. Cela indiquait que les envahisseurs ne s'étaient pas retirés bien loin. Ils occupaient toujours Berneau et étaient en train de construire un pont à Navagne, pont que le fort de Pontisse fit sauter au moment où les troupes grises commençaient à l'utiliser.



Von Klück voulait passer à tout prix !

Les chefs allemands accusaient les Visétois d'avoir ren-  
seigné le fort de Pontisse sur les travaux qu'ils faisaient exé-  
cutter. De là proviennent peut-être leur colère et leurs  
sentiments de rancune que les Visétois allaient bientôt  
connaître d'une façon si effroyablement tragique,

Les Allemands revinrent et plusieurs jours s'écoulèrent  
qui ne furent marqués que par la destruction à la dynamite  
du beau clocher roman de l'église Saint-Hadelin, sous pré-  
texte qu'il pouvait servir de point de repère aux artilleurs  
du fort de Pontisse.

On arrive ainsi au 15 août, date fatale qui marque la dis-  
parition de Visé de la carte du monde.

Brusquement, un coup de feu éclata, suivi de plusieurs  
autres. Ce fut le signal du massacre et de l'incendie.

La population, hommes, femmes, enfants, furent jetés  
hors de leur habitation, au milieu de la nuit, et parqués de-  
vant le collège Saint-Hadelin. M. l'abbé Goffin, directeur  
du collège, raconta les scènes d'horreur qui se déroulèrent  
sous ses yeux, à un de nos confrères.

Il s'adressa à un officier et lui demanda de pouvoir faire  
entrer dans son établissement les femmes et les enfants.

L'officier refusa grossièrement et ajouta :

— Dites à ces bêtes fauves que si on touche à un cheveu  
d'un soldat allemand, je fais tuer immédiatement 500  
hommes et 500 femmes.

Comme l'abbé ne répondait pas, l'officier reprit :

— N'avez-vous pas compris ?

L'abbé craignant d'affoler davantage les femmes, qui  
songeaient avec effroi au sort réservé à leurs maris et à leurs  
filles, s'obstinait dans son mutisme.

L'officier rugit alors :

— Dites-leur ce que je viens de déclarer, ou, sans cela,  
je fais un exemple.

M. Goffin dut s'exécuter et s'adressant aux femmes, il  
dit :

— On m'oblige de vous prévenir que si l'on tire sur les  
soldats allemands, des mesures de représailles seront prises.  
Mais rassurez-vous, il ne se passera rien.

Cependant l'abbé désirait toujours obtenir l'autorisation  
de faire entrer les femmes et les enfants dans une des salles  
du collège. Quand l'officier auquel il s'était adressé eut le  
dos tourné, il demanda aux soldats où se trouvaient les au-  
tres officiers, et il alla les trouver. Ceux-ci n'accueillirent  
pas sa requête, mais l'abbé leur signifia :

— Si dans cinq minutes vous ne me donnez pas l'auto-  
risation que je réclame, je prends sur moi la responsabilité  
de donner asile à ces femmes et à ces enfants.

Les officiers haussèrent les épaules, mais les cinq minutes  
étant écoulées, M. Goffin s'adresse aux malheureuses  
femmes et enfants qui se pressaient devant la cour du Col-  
lège et leur cria :

— Entrez !

Personne ne bougea. Les pauvres femmes, terrorisées par  
la dureté des officiers et l'attitude menaçante des soldats,  
ne firent pas un mouvement. M. Goffin dut répéter plu-  
sieurs fois son objurgation pour les décider à entrer dans  
le Collège.

Une heure après ces incidents, le ciel de Visé était rouge !  
Toute la ville flambait, véritable torche ! Les soldats riaient  
et s'amusaient de la douleur des malheureux Visétois, qu'ils  
firent promener dans les rues en flammes pendant toute la  
nuit, prenant plaisir à leur montrer la vieille demeure où  
ils habitaient, dévorée par le feu.

Pas une maison ne resta debout, et Visé, cette jolie ville,  
cette perle de la Meuse, fut anéantie dans cette terrible  
nuit ! Le feu fut si violent que de Liège même, on aperce-  
vait les flammes qui rougissaient le ciel.

Les soldats ne se firent pas prier pour piller les coffres-  
forts des maisons incendiées. Et à l'heure actuelle, on peut  
encore voir, dans les ruines de Visé, plusieurs coffres-forts  
éventrés, qui gisent sur le sol, témoignages muets du vol  
et du cambriolage.

Les caves aussi furent visitées de fond en comble, de telle  
sorte que, à la fin de la nuit, des bandes de soldats ivres cir-  
culaient par les rues fumantes, hurlant des chants obscènes,  
abattant tout être vivant qui se trouvait à leur portée. Les  
animaux même ne trouvaient pas grâce aux yeux de ces  
brutes : chiens, chats, porcs, chassés de chez eux par l'in-  
cendie, étaient abattus à coups de fusil ou tués d'un coup  
de baïonnette.

Nuit rouge, nuit terrible, nuit meurtrière !

Les hommes avaient été rassemblés sur la place de la  
Gare. Là, ils furent roués de coups, insultés, cravachés.

On n'épargna à ces malheureux aucune torture, ni mo-  
rale, ni physique. C'est ainsi que le lamentable troupeau at-  
tendait, frissonnant de terreur, que les palabres des officiers  
ivres eussent fixé leur sort. On amena au milieu d'eux un  
sexagénaire, nommé Duchesne, à qui on lia les mains der-  
rière le dos.

On obligea les Visétois à former le cercle auteur du mal-  
heureux. Sept soudards l'abattirent ensuite, après l'avoir li-  
gotté à un des accacias qui ornaient l'entrée de l'hôtel  
Michaux.

Ils obligèrent ensuite quelques hommes à creuser une  
large fosse, dans laquelle fut jeté le corps de Duchesne, et  
dans laquelle, disaient les Allemands, pas mal de Visétois al-  
laient le suivre.

Il n'en fut rien, heureusement. Le 16 août, au matin,  
tandis que les femmes et les enfants étaient dirigés vers la  
frontière hollandaise, les hommes furent répartis en deux  
groupes. Le premier groupe fut dirigé sur Gemmenich, le  
second sur Aix. Ces malheureux durent, sans manger, à  
peine vêtus, accomplir à pied le trajet jusqu'en Allemagne,  
où ils furent reçus à coups de pierre. À Aix-la-Chapelle,  
les soldats eux-mêmes durent les protéger contre la popu-  
lace. Ce n'étaient qu'injures grossières, horions, crachats.  
Plusieurs Visétois moururent en captivité des mauvais trai-  
tements qui leur furent infligés.

Voici comment un Visétois raconta à notre confrère Gil-  
bart le martyr qu'il eut à subir. M. Gilbert l'a du reste  
consigné dans son livre :

« Vers 1 heure du matin, je fus réveillé par le bruit de la  
fusillade qui crépitait dans la ville. Je m'habillai en hâte,  
ainsi que ma femme et mes filles, et tandis que celles-ci  
étaient encore occupées à ces soins, j'ouvris la porte aux  
soldats qui frappaient à coups de crosse.

Un sergent me dit brutalement que je devais sortir parce

qu'on allait incendier ma maison. J'appelai ma femme et mes filles et, au moment où je revins dans la rue, d'autres soldats fusillaient un de mes voisins, qui tombait sur le trottoir.

— Pourquoi, dis-je au sergent, a-t-on tué ce brave homme ?

— C'est parce qu'il a tiré sur nous, répondit le sergent, qui paraissait très en colère comme tous les soldats.

— Il ne peut pas avoir tiré, fis-je, car il n'avait plus d'arme.

— Il tient encore son revolver à la main !

Je m'approchai du cadavre, et je découvris dans sa main une pipe de bois !

— Vous voyez, dis-je au sergent, ce n'est qu'une pipe !

Cette petite discussion me valut probablement la vie, car les coups de feu continuaient. De tous côtés, on entendait les cris d'angoisse et de douleur poussés par les victimes.

Le sergent cependant ne m'abandonnait pas. Il me fit prendre place dans un groupe de prisonniers, tandis que ma femme et mes filles étaient contraintes de faire partie d'un autre groupe.

Nous passâmes le reste de la nuit sur la route, regardant avec effroi les incendies qui se propageaient dans la ville entière. À l'aube, on nous conduisit près de la gare, où nous dûmes assister au massacre d'un de nos concitoyens.

Après cette hideuse exécution, nous fûmes emmenés en Allemagne. La plupart d'entre nous, ayant été réveillés brusquement, étaient très sommairement vêtus et on nous avait interdit de rien emporter, sans doute pour que le pillage de nos habitations fût plus complet. »

Ainsi périt Visé, l'antique petite cité mosane, victime de la barbarie germanique.

Puissent ses ruines rappeler aux générations futures la sauvagerie teutonne.

L'empereur éprouva le besoin de venir se promener dans les ruines accumulées par ses soldats. Et il n'eut devant tant de tristesses et de dévastations qu'un sourire ironique !

Le chef était aussi barbare que ses soldats !

## WANDRE

Tandis que ces scènes d'horreur se passaient à Visé, quelques kilomètres plus au Sud, les hordes teutonnes assouvissaient leur rage meurtrière sur la malheureuse population de Wandre.

Un fait est frappant : c'est le 15 août, à la même heure qu'à Visé, que commencèrent les tueries, ce qui semble bien démontrer qu'un ordre supérieur avait été donné dans ce sens.

Le samedi 15 août, dans l'après-midi, le 52<sup>e</sup> régiment d'infanterie arriva à Wandre, ayant à sa tête un général et un état-major. Immédiatement, le système de l'intimidation fut appliqué : réquisitions, vexations, menaces de livrer la commune au pillage et de fusiller les hommes, injures et grossièretés de tous genres. Le bourgmestre fut chargé de trouver des logements pour un millier d'hommes : après quoi il se tint en permanence aux abords de la Kommandantur, afin de parer à toute éventualité.

Nous empruntons à l'ouvrage déjà cité de MM. Dethier

et Gilbert le récit circonstancié et admirablement documenté qui va suivre :

« Vers 19 heures et demie, quelques soldats accoururent à la Kommandantur et une vive discussion s'engagea dans la chambre où se tenaient le général et le colonel du régiment. Tout à coup, le colonel sortit et, s'avançant vers le bourgmestre, il lui dit :

— Bourgmestre, on a tiré sur nos troupes !

— Ce n'est pas possible, répliqua M. Houge, on a requis toutes les armes et je réponds de la population.

Le colonel, sans dire un mot, rentra dans sa chambre où se trouvait le général.

Trois quarts d'heure après, une dizaine de soldats firent irruption dans les bureaux et la discussion reprit très animée.

Le général, cette fois, sortit et apostropha le bourgmestre :

— On a tiré sur nos troupes ; vous allez venir avec nous.

Le général, un petit vieillard aux moustaches hérissées, au teint apoplectique, paraissait très irrité.

L'alarme avait sans doute été sonnée car, chemin faisant, le bourgmestre remarqua que les soldats sortaient précipitamment des maisons et leur faisaient escorte.

Le général, le colonel et le bourgmestre arrivèrent ainsi rue Bois-la-Dame, où régnait le plus grand tumulte. Il était alors environ 21 heures et la nuit était tombée.

Il faut savoir que la rue Bois-la-Dame, ou route de Wandre à Julémont, dessine, en gravissant la colline, une courbe très accentuée, qu'au centre de cette courbe se dresse un tertre couronné de deux arbres et que le sommet de la courbe est bordé par une rangée de maisons ouvrières. C'est le quartier habité par les mineurs.

Le bourgmestre aperçut, alignés sur la route, en face de ces maisons, seize hommes encadrés de soldats.

Le général, le colonel et le bourgmestre prirent place en face d'eux sur le tertre. Le curé, M. Dupaquier, était là également.

Tandis que le général et ses officiers constituaient une espèce de conseil de guerre, le bourgmestre, pressentant un malheur, rassembla les femmes et les enfants, leur fit descendre la route et les rangea en contre-bas, sur le trottoir de la maison portant le n° 11. De là, les malheureux ne pouvaient pas voir ce qui allait se passer.

Après cela, le bourgmestre rejoignit le général et plaida très chaleureusement la cause de ses seize administrés :

— Ce sont de braves gens, dit-il, d'honnêtes travailleurs. Aucun d'eux n'a pu tirer un coup de feu.

Mais sur ces entrefaites, des soldats désignèrent au général une maison, le n° 21, la troisième du groupe, d'où, prétendaient-ils, on avait tiré.

Le général donna l'ordre d'incendier la maison.

Au moment où le feu éclata, des cris perçants se firent entendre ; ils étaient poussés par une femme paralysique qui habitait le n° 27.

Le bourgmestre demanda au colonel de pouvoir faire enlever la malheureuse sur une pailleasse et on la transporta auprès des femmes et des enfants massés sur le trottoir de la maison n° 11.



Tandis que ces scènes se déroulaient, les pauvres diables alignés sur la route — c'étaient tous des ouvriers mineurs — se lamentaient et protestaient de leur innocence.

— Borguimaisse, nos n'avans rin fait ! hurlaient-ils en se tordant les bras.

Le bourgmestre ne cessait d'intervenir auprès du général, mais celui-ci restait impassible.

M. Houge demanda alors de pouvoir éloigner davantage les femmes et les enfants, ce qui lui fut accordé. Il les conduisit sur la Place communale, en s'efforçant de les tranquilliser sur le sort de leurs maris, de leurs pères, de leurs fils ! Puis, il retourna sur le tertre et fit de nouvelles tentatives pour attendrir le général. Rien n'y fit, mais il sauva cependant la vie aux deux Leclercq en faisant remarquer qu'ils habitaient une maison distante de 25 mètres du pâté de maisons d'où l'on prétendait que des coups de feu étaient partis.

Le général les fit relâcher.

À ce moment, tout le groupe des maisons flambait. Les quatorze hommes furent hissés sur le sommet du talus. Le spectacle était lugubre. Les malheureux hurlaient désespérément.

Le général donna lui-même un ordre bref et, quelques instants après, les soldats rangés sur la route accomplissaient la sinistre besogne : une fusillade retentit et quatorze hommes furent abattus. Alors on assista à une scène atroce. Les troupiers escaladèrent le talus et lardèrent les cadavres et les moribonds de coups de baïonnette. On releva des victimes dont le corps ne formait plus qu'une bouillie ; certains avaient eu les doigts coupés en voulant écarter les baïonnettes, d'autres perdaient leurs entrailles.

Voici les noms de ces victimes innocentes de la barbarie germanique, car, là non plus, jamais on n'a pu prouver qu'un seul coup de feu eût été tiré par un civil sur les troupes allemandes :

Pierre Bourdoux, 24 ans ; Jacques Gouvelance, 56 ans, et son fils Servais, 17 ans ; Remi Etienne, 26 ans ; Arnold Geissen, 20 ans ; Mathieu Leduc, 35 ans ; Jean Leenaerts, 43 ans ; Bartholomé Lemmens, 22 ans ; Gilles-Joseph Lorquet, 46 ans, et son fils, 20 ans ; Henri Lottin, 25 ans ; Guillaume Mulders, 29 ans ; Arnold Pirotte, 55 ans, et Henri Smits, 19 ans.

Après ce massacre — il était alors 22 heures et demie —, le bourgmestre, douloureusement impressionné, alla rejoindre le groupe des veuves et des orphelins auxquels il se garda de dire ce qui venait de se passer et qu'il mena au lazaret.

Le lendemain, dimanche 16 août, au matin, le 52<sup>e</sup>, auteur de ce bel exploit, quitta la commune. Des soldats de toutes armes le remplacèrent.

À 6 heures, plusieurs habitants des environs avaient été amenés au café Borguet. Il y avait là : Hubert Viellevoye, Jean Charlier, Remi Briquet, Édouard Blom, de Chefneux ; Thonon, de Housse ; Paul Delnooz, de Barchon ; Lecane, Mordant et Delhez. Ces trois derniers furent libérés, tandis que M<sup>me</sup> Viellevoye mère, une septuagénaire, qui avait été obligée de faire partie du lamentable groupe, ne put pénétrer avec son fils dans le café Borguet. On la laissa dans la rue.

À plusieurs reprises, M. Borguet intervint auprès du

major et du capitaine, qui logeaient chez lui, pour qu'ils relâchassent ces pauvres gens. L'insistance de M. Borguet ne fit qu'impatienter les officiers et finalement le capitaine lui dit :

— Ne vous mêlez pas trop de cette affaire : vous pourriez payer pour les autres !

Vers 8 heures et demie, les six hommes qui avaient été gardés à vue chez Borguet, furent conduits par 16 soldats, un officier et un sous-officier, à l'extrémité de la rue Ellmer, aux confins des communes de Wandre et de Cheratte, dans le pré clôturé du fermier Henri Franssen.

Ces six hommes étaient de véritables loques humaines ; Blom, qui avait pu échapper la veille de l'affaire de la rue du Bois-la-Dame et qui avait été repris, n'avait pour tout vêtement qu'une chemise et un pantalon.

L'officier fit rentrer le fermier chez lui, mais celui-ci put suivre, dissimulé derrière sa fenêtre, les péripéties du drame.

Les soldats firent s'adosser le long de la clôture les six malheureux, qui étaient tellement exténués qu'ils ne tenaient plus sur leurs jambes et s'affalaient à tous moments. Les soldats durent les dresser contre les fils de la barrière et, quand ils parvinrent enfin à les avoir tous les six debout, un commandement bref se fit entendre et fut suivi d'une salve. Le forfait était commis.

Alors le fermier constata une chose étrange : ces soldats, qui venaient d'assassiner six citoyens paisibles, furent pris de panique et, officier en tête, regagnèrent en courant, et dans le plus grand désarroi, le centre de la commune.

Quand le bourgmestre fit procéder à l'inhumation des corps et qu'il voulut les identifier, il ne reconnut pas d'abord son vieil ami Hubert Viellevoye, dont la figure avait été ravagée par une balle et dont les traits convulsés, décomposés, ne présentaient plus rien d'humain.

Inutile d'ajouter qu'après cet horrible massacre, la commune fut plongée dans la terreur. On n'osait plus sortir de chez soi.

Des troupes passaient sans cesse et toutes les réquisitions se faisaient brutalement, revolver au poing.

Le 18, un détachement d'artillerie arriva vers 18 heures et demie rue du Pont. Tous les hommes étaient ivres, jusqu'au colonel.

Celui-ci s'adressa au bourgmestre :

— Bourgmestre, avez-vous du champagne ?

— Il n'y en a plus. Tout le champagne a été bu par les troupes.

Furieux et titubant, le colonel se mit à réquisitionner des vivres, du vin rouge, des cigares et des matelas.

À peu près à la même heure, un autre détachement survint avec six otages, dont un gamin de 11 ans, pris à Rabosée. Ces six otages furent abandonnés au pont de Wandre vers 21 heures, et, à leur demande, munis de passeports pour pouvoir librement retourner chez eux. Ils revinrent alors dans la direction de Wandre en agitant leurs passeports.

À ce moment, le bourgmestre discutait devant la Kommandantur avec un feldwebel une question de compteur à gaz. Des soldats qui les entouraient aperçurent ses six hommes ; des interpellations se croisèrent, puis des coups de fusil et de brownmg partirent et les six malheureux tombèrent sur le sol. Amédée Crout, 22 ans, et Léon Hen-

vaux, 11 ans, furent tués sur le coup; Jean-Pierre Theunissen, 28 ans, reçut une balle dans la poitrine, tomba aux pieds du bourgmestre et mourut quelques jours après. Les trois autres blessés simulèrent la mort jusqu'à ce que le bourgmestre, aidé par des soldats, les transportât sur des civières au lazaret du docteur de Warrimont. C'était Ulysse Crout, 20 ans, dont on a dû amputer le bras gauche; Jean-Pierre Henvaux, 21 ans, également blessé au bras, et Ulric Léonard, 62 ans, qui fut atteint dans les côtes.

On voit encore dans la porte métallique de l'usine Thiernagant, rue du Pont, plusieurs traces de balles.

N'oublions pas de dire que le bourgmestre avait reçu le 10 août, du capitaine Narolin, un certificat constatant que les troupes allemandes étaient satisfaites de l'accueil des habitants de Wandre. M. Houge ne se faisait pas faute de montrer ce certificat aux nouveaux officiers. On a vu quel cas ils en faisaient!

Mais ce qui jette un jour singulier sur leur mentalité, c'est que le lendemain de la tuerie de la rue du Pont, provoquée on ne sait comment, accomplie on ne sait pourquoi, le feldwebel, auquel le bourgmestre exhibait l'attestation du capitaine Narolin, eut le cynisme d'inscrire en marge de ce document qu'il confirmait en tous points la déclaration du capitaine Narolin!

Le 19 août, à 11 heures et demie, Eloi Crout, 54 ans, fut abattu d'un coup de fusil, place de la Xhavée.

Le même jour, dans l'après-midi, Nicolas Henvaux, 18 ans, menacé d'être fusillé, s'était sauvé dans l'étable d'une maison de Rabosée; les Allemands y mirent le feu et empêchèrent le jeune Henvaux d'en sortir. Il fut carbonisé.

Son frère, Martin Henvaux, âgé de 21 ans, disparut aussi ce jour-là. On retrouva son corps dans la prairie du jardin de Joseph Joly.

Le corps d'Eugène Warsage, 70 ans, fut retrouvé dans une prairie de M. Viellevoeye, à Chefneux, et celui de Servais Stiennon, 37 ans, dans le bois communal de Wandre, au lieu-dit «Sart-al-Djelle».

Notons encore que, le 8 août, Auguste Idon, 20 ans, fut tué d'un coup de fusil alors qu'il s'enfuyait par la rue de la Forêt; que Marie Schoofs, 31 ans, de Sarolay (Argenteau), et ses deux fils, furent blessés par des éclats d'obus et rendirent le dernier soupir au lazaret du charbonnage de Wandre.

## WARSAGE

Dès le 4 août, le village de Warsage était occupé par des uhlands saxons, qui prétendaient ignorer que la guerre fût déclarée entre la Belgique et la Prusse.

Immédiatement, les forts de Liège se mirent à tonner. C'était le commencement de la grande guerre. Rien de particulier ne se produisit jusqu'au jeudi 6 août.

Vers 2 heures de l'après-midi, sans que rien eût pu motiver les cruautés qui allaient se commettre, une violente fusillade éclata à l'une des extrémités du village.

Puis l'on vit arriver deux groupes lamentables sur la place du village, le premier groupe composé de 12 hommes, l'autre d'une quarantaine de femmes et d'enfants. Parmi les douze hommes se trouvait M. Ferdinand Fléchet, ancien député de Liège et bourgmestre de la commune de Warsage.

Un capitaine allemand venait d'être trouvé sur la route, le crâne fracassé. Les Allemands prétendirent que c'était un habitant de Warsage qui l'avait tué.

Il n'en était évidemment rien, car la balle avait pénétré sous l'oeil droit et était ressortie par le sommet du crâne, prouvant ainsi que le coup de feu n'était pas parti des côtés de la route, mais qu'il avait été tiré de bas en haut.

C'était un accident ou un suicide, qui devait être vengé cruellement sur la paisible population agricole de Warsage.

On laissa les douze hommes pendant deux heures dans la cruelle incertitude de leur sort. Puis on les mit en tête des troupes, en leur disant que si l'on tirait un seul coup de feu sur les soldats dans la commune de Warsage, ils seraient fusillés.

À peine avaient-ils parcouru une distance de 300 mètres qu'un coup de feu éclata.

C'en était assez!

Brutalement, les douze otages furent jetés dans un fossé de la route, et déjà les malheureux étaient mis en joue, quand une estafette vint annoncer que le coup de feu avait été tiré par un soldat allemand.

Les malheureux l'avaient échappé belle pour cette fois: quelques secondes plus tard, leur sang aurait rougi l'eau du fossé dans lequel ils se trouvaient.

Quelques soldats teutons, furieux qu'on leur enlevât cette si belle occasion de tuer, de satisfaire leur soif de sang, commencèrent à crier:

— À mort! Qu'on les fusille! Qu'on en finisse!

L'officier fit replacer les douze otages en tête de la colonne, qui se dirigea vers Fouron-le-Comte. Voulant éviter de traverser le village, l'officier demanda à M. Fléchet s'il n'existait pas d'autres chemins secondaires.

— Si, répondit le bourgmestre, mais je crains qu'ils soient peu praticables pour des véhicules d'armée.

— Alors, s'écria l'officier, si l'on tire un seul coup de fusil dans le village de Fouron, vous serez tous fusillés!

Un général allemand passa à ce moment et regardant les otages d'un œil méprisant, ne trouva qu'un mot:

— Cochons!

Aucun incident ne marqua la traversée du village de Fouron, quand tout à coup la colonne fit halte près de la Maison Blanche.

Il était alors cinq heures et demie du soir.

Les officiers se concertèrent! Ils ricanèrent quand un soldat s'amusa à cracher à la face des malheureux qui, les mains liées derrière le dos, ne pouvaient même pas essayer les traces de cette souillure abominable.

Au bout d'une demi-heure de délibérations, les officiers, qui n'avaient cessé de boire, se levèrent et, s'adressant aux otages, dirent:

— Six d'entre vous ont été condamnés à mort! Ils vont être exécutés immédiatement!

Cinq d'entre eux, pris au hasard dans le groupe, furent brutalement déshabillés, puis fusillés, malgré leurs supplications.

Le sixième, un appelé Nestor Geelen, fut pendu à un arbre de la route! Tout cela se passait sous les yeux des six



autres Warsagiens terrifiés..

Le bourgmestre de Berneau, M. Bruyère, vieillard de 80 ans, qui se trouvait là également, fut obligé de courir devant les troupes. Comme il n'allait pas assez vite au gré de ses bourreaux, ceux-ci le piétinèrent et le massacrèrent.

Pendant que ces événements se passaient, des troupes qui avaient reçu l'ordre d'incendier le village de Warsage, accomplissaient leur mission avec une rage destructrice. Tout un quartier fut livré aux flammes. Un nommé Joseph Lebeau fut enfermé dans sa maison à laquelle on mit le feu. Longtemps on entendit ses cris, implorant ses bourreau de le laisser sortir.

Puis les cris cessèrent ! Joseph Lebeau avait été carbonisé vivant.

Cependant M. Fléchet et ses cinq compagnons d'infortune restaient toujours à la merci du moindre incident.

À un appelé Kerfft, qui priait la Vierge, un officier dit en ricanant :

— Vous pouvez prier votre fameuse Sainte-Vierge ; c'est le moment pour elle de venir à votre secours, car vous allez être pendu ; nous n'avons pas de cartouches à dépenser inutilement !

À la soirée, on vint annoncer aux survivants qu'ils seraient fusillés le lendemain matin, puis on les obligea à se coucher pendant toute la nuit dans un fossé.

M. Fléchet demanda alors à être entendu par un officier supérieur. Il explica les relations qu'il avait entretenues avant la guerre avec la haute noblesse allemande.

Ce plaidoyer parut influencer fortement l'officier, qui au bout d'une heure permit à M. Fléchet de s'en retourner.

Cet incident sauva la vie aux cinq autres otages qui, après avoir encore subi des tortures de toutes sortes pendant toute la journée du lendemain, furent finalement remis en liberté.

Treize habitants de Warsage avaient été les victimes de la barbarie teutonne.

Longtemps encore l'incendie fit rage, mais il n'y eut plus de massacres.

. . . . .

Le corps d'armée de von Klück, qui s'était rendu coupable des massacres dans tous ces villages de la rive droite de la Meuse, ne s'arrêta pas dans sa tâche criminelle.

Les soudards teutons qui avaient passé le fleuve au nord de Visé, descendirent alors sur Haccourt, Hermée, Heurle-Romain et Vivegnis, villages qui sont tous situés sous la protection du fort de Pontisse.

## HACCOURT

À Haccourt, les brutes allemandes se montrèrent dans toute leur sinistre horreur ! Rien ne se passa pendant les premiers jours de l'occupation, ce qui prouve une fois de plus qu'aucun habitant de la commune n'avait essayé de tirer sur les soldats boches. Car il est de toute évidence que se rendant compte par les dizaines de milliers de soldats allemands, qui avaient passé par le village, que la guerre moderne n'était pas une guerre de guérillas, les paisibles populations n'avaient pas la moindre envie d'abattre un homme, qui était immédiatement remplacé par cent au-

tres.

Un jeune homme, qui avait faussement été accusé de porter un revolver, fut pendu à un arbre de la route avec deux paysans qui passaient précisément à ce moment, à qui on fit subir le même supplice, sans qu'on ait rien eu à leur reprocher. Leurs corps se balançèrent pendant six jours aux branches des arbres, sans qu'aucun habitant eût reçu l'autorisation de les enterrer.

Vers la même date, un jeune vacher eut les deux joues percées d'un coup de baïonnette.

Le 16 août, au matin, une violente fusillade se fit entendre. C'était, comme toujours, le signal du massacre et de l'incendie.

Des hommes et des femmes épouvantés traversèrent le village en courant, en disant que le hameau d'Hallembaye brûlait. Il n'en fallut pas plus pour que toute la population de Haccourt, prise d'une terreur folle, d'ailleurs largement justifiée, s'enfuyât dans la direction de Vivegnis. Il était temps ! Une heure plus tard, la fumée et les flammes couronnaient lugubrement le beau village de Haccourt : 85 maisons brûlaient, et quelques heures après il ne restait plus que des ruines du joli village mosan.

Les quelques personnes qui n'avaient pris la fuite furent massacrées, sans distinction d'âge, ni de sexe. Deux jeunes filles furent odieusement maltraitées, puis assassinées ; l'épouse Leroy fut asphyxiée dans sa cave ; l'épouse Charlier fut tuée alors qu'elle s'enfuyait, emportant son enfant.

Le curé Tielen, qui avait accompagné les fuyards, rencontrant un groupe d'officiers allemands se rendant vers Vivegnis, leur raconta les scènes d'horreur qui s'y déroulaient.

— Venez avec nous, répondirent-ils, nous allons donner ordre aux soldats de cesser.

Ils donnèrent en effet l'ordre de cesser l'incendie et les massacres, puis ayant demandé au prêtre la route de Riemps, celui-ci la leur indiqua.

Tandis qu'ils remontaient en auto, l'un des officiers s'approcha du prêtre et l'abattait d'un coup de revolver tiré à bout portant.

## HERMÉE

Ce petit village de douze cents habitants souffrit cruellement. Plus de 150 maisons furent détruites par l'incendie.

Toute la population qui restait dans le village, environ 450 hommes, femmes et enfants, fut amenée, les mains en l'air, jusque sur la route de Milmort, où on les massa dans un champ d'avoine. Tous ces malheureux pensaient qu'on allait les fusiller. On les laissa là, pendant plus de deux heures, entourés de soldats.

Vers 6 heures du soir, le sinistre cortège se remit en route jusque la gare de Milmort. Les prisonniers devaient toujours tenir les mains en l'air et à tout instant les soldats hurlaient :

— Plus haut, plus haut !

Là, on les plaça derrière les canons qui tiraient sur les forts et ils y restèrent jusque neuf heures du soir. Enfin on les libéra après en avoir fusillé plusieurs.

## HEURE-LE-ROMAIN

Voici comment un témoin des massacres d'Heure-le-Romain raconta à M. Olympe Gilbert, les souffrances endurées par la population de ce petit village de 1.500 habitants. Ce récit est extrait du livre déjà cité de MM. De Thier et Gilbert :

« M. l'avocat X..., qui fut témoin de ces atrocités, a bien voulu nous en raconter les principaux épisodes ; voici son récit :

« Le 15 août, à 4 heures de l'après-midi, un bataillon du 93<sup>e</sup> d'infanterie, des détachements de cavalerie et d'artillerie, pénétrèrent dans la commune, dont ils occupèrent les fermes et les maisons principales. Une proclamation fut aussitôt affichée ordonnant aux habitants, sous peine de mort, de déposer leurs armes à la maison communale. Ces armes furent immédiatement apportées par leurs propriétaires.

L'autorité militaire procéda alors à l'arrestation du bourgmestre, M. François Léonard, âgé de 76 ans, et du curé, M. Franz Janssens, âgé de 45 ans.

Peu après, six officiers, dont un colonel, entrèrent chez moi et réclamèrent nourriture et logement. Je les reçus correctement.

Sur ces entrefaites, le frère du bourgmestre, M. Antoine Léonard, vint me demander d'intervenir auprès du colonel pour que le bourgmestre, qui était souffrant, fût mis en liberté.

Le colonel accepta, à la condition qu'Antoine Léonard consentît à remplacer son frère, ce qui fut fait.

Tout cela s'était passé dans le calme ; mais, à 10 heures du soir, un coup de feu retentit en face de ma demeure.

Des milliers de coups de fusil répondirent à ce signal et les soldats se précipitèrent comme des forcenés dans les rues, enfonçant les portes, brisant les fenêtres, tirant dans tous les sens.

Ne sachant ce qui se passait, nous nous réfugiâmes, les miens et moi, dans les caves, tandis que les officiers que nous hébergions tiraient des fenêtres de la maison.

À 4 heures du matin, on m'arrêta et on me conduisit à l'église avec les membres de ma famille. Tous les habitants du village y étaient déjà enfermés. Il y avait là plusieurs centaines de personnes.

On plaça derrière nous une mitrailleuse et les soldats firent le simulacre de la charger et de tirer. Les femmes et les enfants frémissaient de terreur.

À un moment donné, un soldat, ostensiblement, transporta un bidon d'essence dans la tour de l'église.

Vers midi, un officier monta en chaire et menaça de faire tuer tous les habitants et d'incendier le village parce que, disait-il, on avait tiré sur des soldats.

C'était toujours le même thème : « Man hat geschossen ! », mais jamais on n'apportait la moindre preuve de cette accusation.

L'officier ajouta que nous serions gardés dans l'église jusqu'à ce que les coupables soient dénoncés.

Je demandai alors à pouvoir sortir pour m'entretenir avec le colonel. On m'accorda la permission et je priai le colonel de faire faire une enquête.

Il me répondit que l'enquête avait été faite et que des armes en grand nombre avaient été découvertes dans plusieurs maisons.

À minuit, un officier nous annonça les sentences suivantes :

1° Le bourgmestre et le curé devaient être immédiatement exécutés ;

2° Trois fermes seraient incendiées ;

3° De nouveaux otages seraient pris et notamment un prêtre en retraite et un avocat ;

4° Ces deux derniers otages seraient exécutés sur-le-champ si l'on tirait encore sur les soldats.

Ces conditions lues, on emmena M. Antoine Léonard et M. le curé Janssens, qui furent aussitôt fusillés près de l'église.

Antoine Léonard mourut sans mot dire, se sacrifiant ainsi pour son frère. Quant au curé, avant d'être passé par les armes, il fut horriblement mutilé. Trois jours après, les corps de ces deux malheureuses victimes furent déterrés ; ils étaient liés ensemble et criblés de coups de baïonnette.

À 6 heures du matin, on nous laissa partir et nous vîmes brûler les trois fermes dont on nous avait annoncé la destruction.

Pendant notre séjour dans l'église, séjour qui dura 26 heures, toutes les maisons du village avaient été pillées et saccagées. Des chevaux et des vaches avaient été tués par les soldats, dont les trois-quarts étaient abominablement ivres. À la suite de ces événements, bon nombre d'habitants épouvantés s'enfuirent vers Liège ; d'autres passèrent le jour et la nuit dans les campagnes et ils furent bien inspirés, car le 18 août, vers 10 heures du matin, de nouvelles troupes, des détachements des 31<sup>e</sup>, 67<sup>e</sup> et 72<sup>e</sup> de ligne, entre autres, incendièrent 70 maisons et fusillèrent 19 habitants sans le moindre motif ! »

Ajoutons que le 16, dans le hameau de Beurieux, on fusilla plusieurs personnes, notamment M. Verjus, pendant qu'il transportait un impotent. Celui-ci, Pierre Gathy, fut brûlé vif. D'autres furent tués à coups de baïonnette.

Un vieillard de 72 ans, J. Valoir, fut tué sur la route pendant qu'il donnait à boire à son fils, gravement blessé. M<sup>me</sup> Dossin fut assassinée à bout portant dans son jardin. Deux autres personnes furent abattues sur le toit de leurs maisons où elles s'étaient réfugiées.

## LIÈGE

Nous terminerons notre lamentable récit par les massacres et les incendies qui furent organisés, prémédités, préparés et exécutés par les Allemands au sein même de la cité ardente.

On connaît par le détail la résistance héroïque de la place forte et de son brave et héroïque chef, le général Leman.

On sait comment les Allemands, passant à travers les intervalles des forts, défendus par quelques compagnies seulement, parvinrent à se glisser dans la ville, qu'ils occupaient bien avant que les forts ne se rendissent. On n'ignora pas comment les forts, livrés à leurs seuls moyens, sans communication avec l'état-major, sans munition, écrasés par la grosse artillerie, durent se rendre les uns après les autres.



Il fallait tirer vengeance du retard apporté à la marche «Nach Paris» par la défense héroïque de Liège, et c'est la population civile qui devait souffrir.

Le 20 août, les officiers allemands, agissant par ordre supérieur, avaient fait boire leurs soldats. Ce fut de la place de l'Université que le signal du massacre partit.

Une compagnie allemande logeait dans la salle de fête du Cercle l'Émulation. Vers neuf heures, un coup de feu partit d'une des fenêtres de ce local, qui était occupé exclusivement par des Allemands. C'était le signal attendu !

Les hommes, surexcités, sortirent furieux et se mirent à tirer avec frénésie contre les maisons. On tirait de partout, de telle sorte que plusieurs soldats furent touchés. Il n'en fallait pas plus pour redoubler la colère des soudards qui commencèrent les massacres et les incendies. Les habitants s'enfuirent comme ils purent.

M. Ernest Manis, hôtelier, raconte comme suit la nuit rouge et sanglante :

«En entendant la fusillade, je cours à la chambre d'un soldat-cuisinier du 39<sup>e</sup> régiment qui logeait chez moi, et je lui demandai ce que cela signifiait.

— On tire, sans doute, sur des avions ! dit-il. Je vais aller voir !

Nous sommes descendus dans la cave : ma femme, ma belle-sœur, Annette Boux, une dame Renoz, une demoiselle, M. Lardinois et moi ; mais les soldats nous y ont découverts et nous ont fait sortir. Tandis que les autres se trouvaient dans une chambre du rez-de-chaussée, je suis monté à l'entresol, d'où j'ai pu me glisser dans une citerne à eau de pluie, me maintenant suspendu à la bordure de l'orifice pendant une heure et demie.

L'incendie faisait rage aux environs, et comme il était certain que ma demeure allait flamber à son tour, je sortis de ma cachette aidé par deux pompiers, je revêtis des vêtements de ma femme et, ainsi déguisé, je pus enfin me sauver par une maison voisine.

Pendant ce temps, ma femme, deux de ses compagnes et M. Lardinois s'étaient de nouveau réfugiés dans la cave, tandis que toute la maison brûlait. Ce n'est que le surlendemain, le samedi 22, vers 9 heures, que les prisonniers osèrent appeler un passant. Celui-ci avertit la police qui les fit retirer de leur épouvantable situation.

Une dame Bachot, impotente, âgée de 75 ans, dut, à l'aide de ses fils, s'enfuir par des échelles et descendre dans une cour, voisine. C'est un miracle qu'elle y soit parvenue.

Pendant que l'incendie faisait rage, illuminant sinistrement le ciel, les Allemands fouillaient les caves pour y découvrir les hommes qui s'y tenaient cachés.

Ils chassèrent les femmes à coups de crosse et rangèrent 19 hommes le long du mur de l'Université. Ils furent l'objet de tortures et de mauvais traitements, et pendant une heure on prolongea leur agonie par des sarcasmes et des menaces.

Puis un officier, ivre, donna l'ordre d'exécuter le jugement que venait de prendre quelques reîtres occupés à boire dans un café des environs. Ce jugement condamnait les malheureux à mort. Quelques minutes plus tard, une fusillade se fit entendre. Les 19 hommes gisaient baignant dans leur sang.

Un de ceux-ci cependant, M. Fléron, n'était que blessé. Il put raconter plus tard ses souffrances. Son récit se trouve reproduit dans le livre de MM. De Thier et Gilbert :

«À la vue des flammes, qui dévoraient ma maison, dit-il, je voulus fuir et descendre dans la rue. Immédiatement arrêté, je fus conduit sur la place avec MM. Sprokkel et Feuillien. Tous trois, nous fûmes frappés à coups de crosse. Je reçus en outre un coup de baïonnette dans le côté gauche.

Sur ces entrefaites, un officier survint et demanda si l'on avait tiré. Je répondis négativement, mais malgré cela, l'officier fit ranger des soldats à quelques mètres de nous, puis commanda : « Feu ! ».

Tous les hommes s'écroulèrent sans pousser un cri. Cependant, je n'étais que blessé, mais je fis le mort. J'avais reçu une balle dans l'avant-bras, deux dans la main et une autre dans le ventre. Malgré la souffrance, je ne bougeais pas, tenant ma main ensanglantée sur ma figure, ce qui me permettait de regarder ce qui se passait.

Plus tard, je vis venir des gardes-civiques, auxquels un officier demanda :

— Que venez-vous faire ici ?

— Nous venons relever les blessés.

— Il n'y a pas de blessés ici, il n'y a que des morts, mais enlevez-les.

Quand on arriva près de moi, je dis à mi-voix et en wallon, aux gardes :

— Fez donc, mint, savez, dji vique co !

Les gardes comprirent et ils me mirent avec soin auprès des morts avec lesquels je fus transporté au local de la Bourse. De là, on me conduisit dans une ambulance, d'où je sortis guéri. »

Deux femmes furent retrouvées carbonisées dans les ruines de leur maison.

Et nous aurons fini notre tâche par le récit des atrocités qui se commirent place Notger, au café Banneux.

M<sup>me</sup> Dewever habitait le troisième étage de cette maison avec son mari et ses quatre enfants.

Nous lui laissons la parole :

« Pendant la nuit du 20 au 21 août, vers 11 heures et demie du soir, mon mari, âgé de quarante-huit ans, mes deux fils, Laurent, vingt-deux ans, et Pierre, dix-sept ans, mes deux filles, Joséphine et Jeanne, et moi, nous étions couchés, lorsque des soldats allemands pénétrèrent dans l'immeuble, frappant et brisant les portes. Pour éviter qu'ils ne brisent celle de notre chambre, mon mari la leur ouvrit après avoir allumé une lampe. Les soldats sont aussitôt entrés dans la chambre en criant ; je n'ai pu les compter. Mon mari leur a demandé :

— Que voulez-vous ?

Ils ont répondu :

— On a tiré sur nous !

Nous avons protesté énergiquement, expliquant que mes fils se trouvaient dans une chambre de derrière n'ayant pas de fenêtre s'ouvrant sur la rue, et que mon mari et moi, qui logions à la façade, dormions profondément.

Les soldats ont alors fouillé partout et n'ont trouvé aucune arme. Ils ont fait habiller mon mari et mes deux fils

et les ont conduits sur le palier. Comme je voulais les suivre avec mes deux filles, les soldats nous ont repoussées très brutalement à l'intérieur de l'appartement.

Quelques-uns d'entre eux ont alors enlevé la baïonnette de leur fusil et, avec cette arme, ont poignardé mes deux fils, qui sont tombés sans pousser un cri.

Pendant ce temps, mon mari avait pu rentrer dans notre chambre ; mais il fut suivi par deux soldats, qui le poignardèrent en présence de ma plus jeune fille, âgée de douze ans.

On nous a alors laissées seules, mes filles et moi, avec les cadavres. Puis d'autres soldats sont montés et ont de nouveau fouillé partout.

À 6 heures du matin, on nous a expulsées de la maison, on a descendu le corps de mon mari et de mes fils, on les a placés sur un camion et on les a conduits au local de la Bourse, place du Marché, et de là à la Morgue.

### **ILS ONT AGI PAR ORDRE.**

Il est avéré maintenant que les bandits teutons avaient prémédité toutes ces horreurs, toutes ces tueries, tous ces vols, ces pillages.

Il est impossible d'admettre que les habitants de localités si éloignées les unes des autres aient tiré presque à la même date, sur les troupes, alors que, pendant l'effervescence des premiers jours de l'occupation, ils ne l'avaient pas fait. Les Allemands se sont condamnés eux-mêmes puisque, avant que ces massacres ne se produisissent, on avait remarqué la présence dans ces communes de soldats spécialement outillés et équipés pour incendier. Dans la plupart des villes et villages où les tueries se sont produites, certains officiers le savaient à l'avance, avaient avisé la police de ce qui allait se passer et avaient même donné à certains habitants le conseil de fuir.

Quoi qu'il en soit, les atrocités commises dans la Belgique entière, et en particulier dans la malheureuse province de Liège, resteront, dans les siècles futurs, gravées en lettres de sang dans l'Histoire.

Elles constitueront le plus formidable réquisitoire qui puisse être dressé contre l'Allemagne. Il faut que le souvenir de ces Allemands assassins et incendiaires soit entretenu dans le cœur de nos enfants ; il faut qu'on les conduise sur les lieux où des centaines d'innocents sont tombés en martyrs.

N'oublions jamais !